

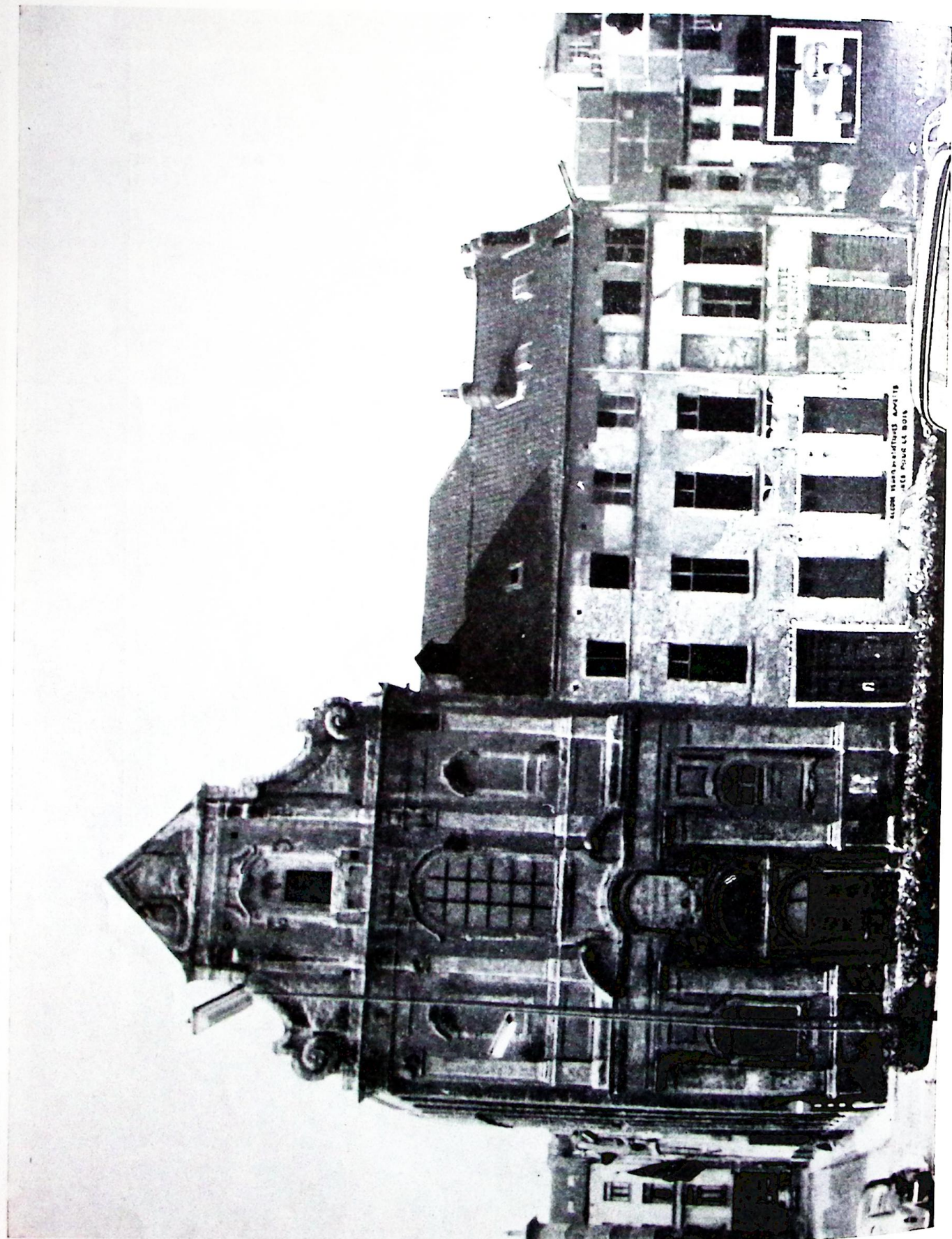
61/10



Brabant

OCTOBRE 1961 • N° 10 • MENSUEL

11 • 10 • WENZNER



Entrée de la rue des Visitandines. De face, ce qui subsiste de la petite rue des Bragittines, avec la belle façade italienne de l'abbaye de la Visitation, au 10, rue des Visitandines, à qui nous devons la petite fontaine de Manceve, au Sablon.

(Photo G. WINTERBEEK)

Fédération Touristique de la Province de Brabant

A.S.B.L.

4, RUE SAINT-JEAN
BRUXELLES 1
TEL. 13 07 50
PRIX DU NUMERO : 10 F
ABONNEMENT : 80 F
C.C.P. 3857.76
Bureaux ouverts de 8 h 30 à 17 h 30

SOMMAIRE

- Vieilles rues, vieux pavés. Une grande misérable : 1, rue des Visitandines, **G. WINTERBEEK.**
- Le Destin du Sablon, **Jean CETTE.**
- Forest et son Abbaye, **R. POREYE.**
- Au rendez-vous des arts. La Maison basse, à Boitsfort..., **J. DELMELLE.**
- Vieux villages brabançons. Aux portes de Bruxelles : Machelen, **E. POUMON.**
- Histoire d'un sobriquet brabançon, **C. Derie du Brucquez.**
- Visage de nos Métiers d'Art en Brabant, **R. GOFFAUX.**
- Tervuren et son église ducale, **P. GIRAUD.**
- L'exposition « Jeune Art Belge ».
- Pour Loupoigne, **J. DELMELLE.**

Les textes publiés n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

NOTRE COUVERTURE
L'abbaye des Visitandines, rue des Visitandines, photographiée en 1956.
(Cliché F.T.B.)

Vieilles rues, vieux pavés

Une grande misérable :

Rue des Visitandines

SON origine remonte loin dans le temps, puisque, dans un acte daté de 1483, on la cite déjà sous le nom de *Silverstrate* (rue d'Argent).

Dans « Les noms de rues à Bruxelles », Aimé Bernaerts et Roger Kervyn de Marcke ten Driessche se contentent de signaler que « les Visitandines firent construire leur monastère en 1688. La rue prit le nom de rue des Visitandines », C'est là, hélas, une explication simplifiée à l'extrême. En réalité, son nom connut bien des vicissitudes dans le passé. Sur le plan routier de Bruxelles dressé et gravé par J.-F. de la Rue en 1782, la section qui correspond aujourd'hui à la rue des Visitandines (entre la rue du Miroir et la rue de Notre-Seigneur) s'appelle encore rue du Jardin Rompu (*gebroken hof*). Au-delà de la rue du Miroir, la même artère s'appelle rue de la Pie. Par contre, l'arrêté du 8 prairial de l'an VI de la République (27 mai 1798) remplace le nom de « Rue des Visitandines » par celui de « Rue du Contrat Social ». Il y a donc eu modification entretemps. Sur le plan routier de la Ville de Bruxelles et ses environs dressé par G. Jacowick en 1812, on retrouve le nom de rue des Visitan-

dines, entre les mêmes rues du Miroir et de Notre-Seigneur. La section au-delà de la rue du Miroir s'appelle à présent rue du Jardin Rompu ! Un arrêté du 4 mai 1853 amène une nouvelle modification : « les rues du Jardin Rompu et des Visitandines seront réunies sous la dénomination commune de rue des Visitandines ». A ce moment, elle s'étend donc depuis la rue Saint-Ghislain jusqu'à la rue de Notre-Seigneur. Enfin, la ville de Nancy fait son entrée dans le vocabulaire de nos rues bruxelloises et baptise la section comprise entre la rue du Miroir et la rue Saint-Ghislain.

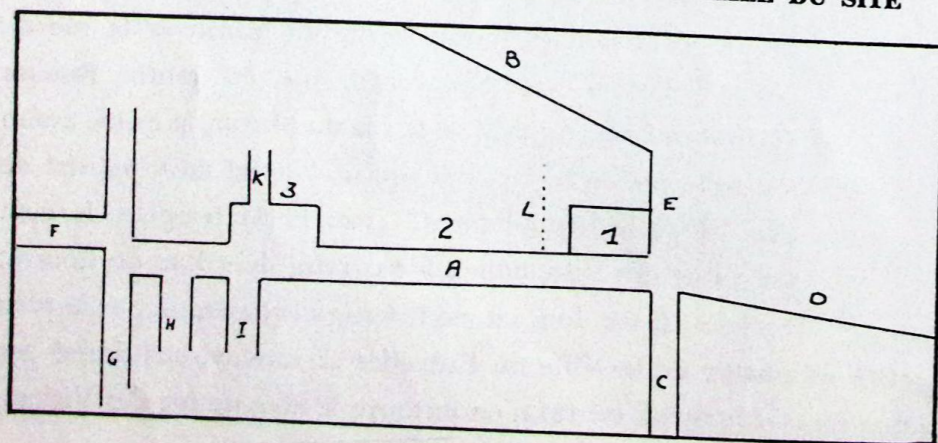
★

La grande détresse et l'abandon de notre patrimoine architectural ne sont nulle part ailleurs aussi flagrants que dans ce quartier des Brigittines dont les derniers baillons hurlent leur misère au pied même de la chapelle. C'est là le prix d'une funeste proximité : celle de la Jonction Nord-Midi dont on n'est pas impunément le voisin, en ces temps de table rase. Le spectacle est lamentable. Ce ne sont que carreaux brisés, murs qui se desquament, palissades sordides, herbes folles et détritrus en tous genres. Au sein de cette lèpre, un authentique

joyau : l'Eglise des Brigittines, à laquelle un état de délabrement sans nom apporte encore davantage de majesté. Tel qu'il est, l'édifice émeut et l'on frémit à l'idée qu'un jour il pourrait disparaître à son tour. Par contre, si l'on décide son maintien, il est grand temps de lui prodiguer les soins que requiert son état d'urgence. Bientôt, il sera trop tard. (*) Comme il sera trop tard sans doute pour ce qui subsiste du numéro 9 de cette rue des Visitandines, ancienne métairie du couvent que les Brigittines élevèrent ici au milieu du XVII^e siècle. Les pignons à gradins et la porte d'entrée en sont remarquables, mais vraisemblablement hors d'emploi. L'humidité a commencé son œuvre de destruction. La négligence des hommes fera le reste. A deux pas, l'impasse de l'Amitié se termine sur un autre témoin de ce passé vieux de trois siècles, porte de style qui ferait à coup sûr les délices de quelque amateur d'antiquités. Tout cela attend le retour du bulldozer. Déjà les excavateurs se sont manifestés cette année

(*) Ainsi qu'il a été annoncé dans le n° 150 de « Le Folklore brabançon », la Ville de Bruxelles a obtenu l'approbation du Ministère des Travaux Publics pour la restauration de la chapelle. Il serait question d'en faire un musée, consacré au folklore local.

TOPOGRAPHIE ACTUELLE DU SITE



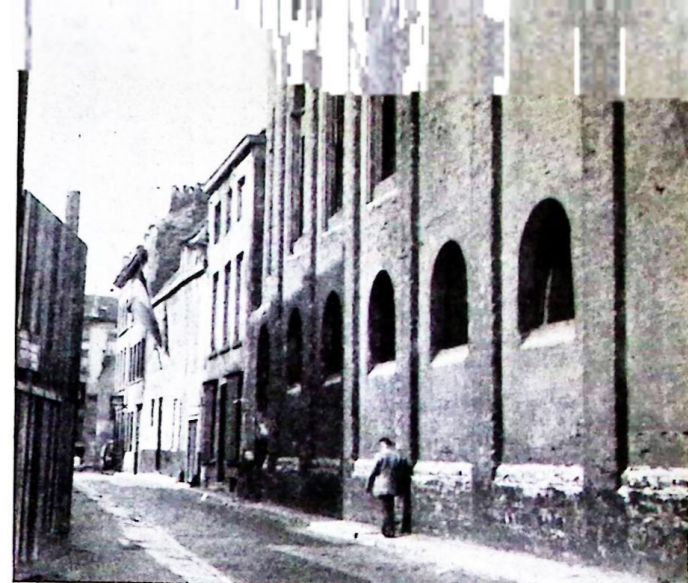
- A : Rue des Visitandines.
- B : Rue des Brigittines.
- C : Rue Notre-Seigneur.
- D : Rue de la Chapelle.
- E : Petite Rue des Brigittines.
- F : Rue de Nancy.
- G : Rue du Miroir.
- H : Rue du Jardin Rompu.
- I : Rue des Arbalétriers.
- K : Impasse de l'Amitié.
- L : Ancienne Impasse de l'Amitié.

- 1 : Eglise des Brigittines.
- 2 : Brasserie des Brigittines.
- 3 : Ancienne Métairie.

et sont venus défoncer le sol situé derrière le Jardin des Arbalétriers, au point que portes et fenêtres ne ferment plus qu'imparfaitement. Demain, ils reviendront pour de bon et ce sera la fin. A moins que la ténacité de MM. Martin et Charles Declercq, respectivement doyen de la gilde et Président du Grand Serment Royal et Noble, tenanciers de la Brasserie sise au numéro 3, ne triomphe en fin de compte et qu'ils sauvent définitivement le bâtiment sympathique qu'ils occupent comme ils l'ont sauvé déjà à plusieurs reprises depuis 1953, date à laquelle ils furent officiellement expropriés. C'est la grâce que nous leur souhaitons. Fort heureusement, c'est aussi le souhait de la Cour qui, de tout temps, a manifesté un vif intérêt à l'endroit du Grand Serment et des murs vénérables qui l'abritent. Déjà, S. M. Léopold III, Président d'Honneur, et S. A. R. le Prince de Liège, Chancelier d'Honneur, ont honoré le local de leur visite, et il n'est pas douteux que, si deux nouvelles années de sursis s'écoulent encore, nos souverains voudront faire de même, lors des fêtes du 750^e anniversaire de la fondation du Grand Serment. Pareilles lettres de noblesse ne peuvent laisser insensibles ceux dont dépend la vie ou la mort du site. C'est notre espoir à tous et il serait impensable que les richesses qui peuplent ce quartier déshérité se retrouvent un jour sur le pavé, à la recherche d'un havre quelconque.

★

En attendant la sentence, la guinguette continue d'accueillir la clientèle. Une clientèle qui ne boude pas. Ses concours de tir se succèdent sans relâche, à 6 mètres, à 10 mètres, à 20 mètres ou à la perche. On tire à flèches ou à balles. Le Grand Serment Royal et Noble (fondé en

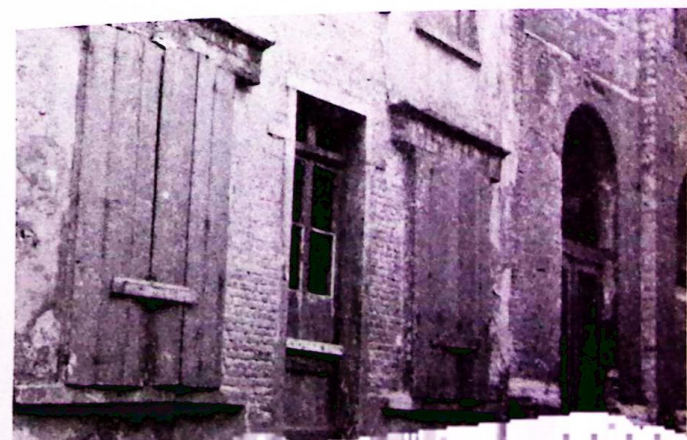


Rue des Visitandines. A l'avant-plan, le mur délabré de l'église des Brigittines.
(Photo G. WINTERBEEK)



Eglise des Brigittines. Détail du fronton brisé qui recouvre la porte d'entrée.
(Photo G. WINTERBEEK)

Rue des Visitandines, n° 1.
(Photo G. WINTERBEEK)





Rue des Visitandines, n° 3. La Brasserie des Brigittines, local du Grand Serment Royal et Noble.
(Photo G. WINTERBEEK)



Vue prise de la petite rue des Brigittines. Dans le fond, le tir à la perche du Grand Serment.
(Photo G. WINTERBEEK)

1213), le Grand Serment Guillaume Tell (1887), la Société Royale la Nouvelle Alliance (1860), et la Société Royale de Scherpschutters (1897) y ont leur stand respectif. On y joue également aux quilles, à la boule plate, au vogel-pik sous les frondaisons d'arbres séculaires. On y boit, on y mange, on y chante, conformément à l'injonction « Hier is het verboden niet te zingen ».

A droite de la Brasserie des Brigittines, une porte cochère masque le tracé de l'ancienne impasse de Neubourg. Cette dernière tenait son nom du propriétaire de l'Eglise des Brigittines qui, en 1839, transforma l'édifice en... bouche-

rie. Onze ans plus tard, l'église fut restaurée. Le rez-de-chaussée garda la même affectation; l'étage devint salle de bal! C'est dans cette impasse que l'on préleva, avant l'Expo 58, un bloc entier qui devait devenir la façade de l'Hôtel de l'Amigo, derrière l'Hôtel de Ville.

★

Que projette-t-on de bâtir sur l'espace de terrain qui sera dégagé? Les autochtones vous le diront avec un sourire narquois: des habitations « à bon marché! » Ce qui permet à M. Declercq Père de conclure philosophiquement: « Encore des casernes! Le soldat, on l'en sort, le civil, on l'y met! » Un magnifique

exemple nous en est déjà offert du côté paire de la rue des Visitandines. Là, d'énormes blocs de béton hébergent de nombreux ménages. (*) Futurs tau-

(*) Ils donnent sur deux nouvelles ruelles: la rue des Arbalétriers et la rue du Jardin Rompu.

Le jardin des Arbalétriers.
(Photo G. WINTERBEEK)

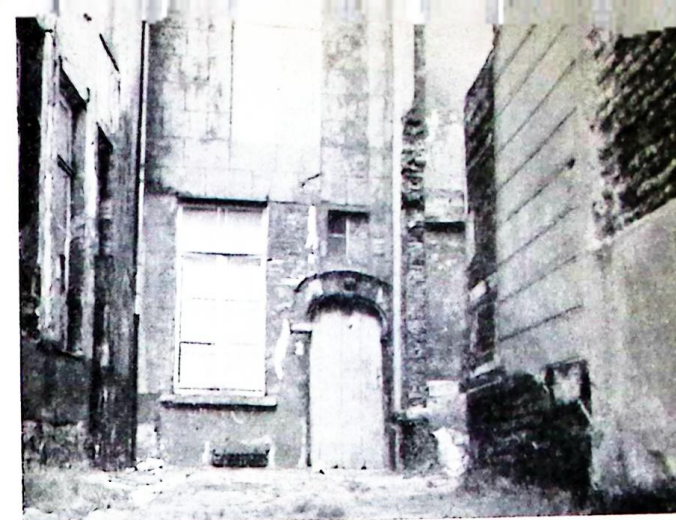


dis, ils écrasent les environs de leur masse prétentieuse et laide. Voilà ce que l'on préfère aux vieilles pierres d'en face! O ironie, à hauteur même de l'entrée de la Brasserie des Brigittines, un panneau publicitaire annonce: « Froidecœur, Entreprise de Démolitions! »

★

Tel est le visage de cette ruelle, hier accueillante et animée, aujourd'hui abandonnée. Seules, trois familles y demeurent encore. Chacune tient un débit de boissons: la Brasserie des Brigittines, au numéro 3, le Café des Sports, au numéro 7, et le Gebroken Hof, au coin de la rue du Miroir. Les alentours ne valent pas mieux, que ce soit rue Notre-Seigneur ou Petite rue des Brigittines, partout la pierre se lamente. Qui donc l'entendra? Qui donc secouera les résignés, les indifférents, les aveugles? Les responsables des destructions qui affligent notre cité resteront-ils éternellement sourds aux requêtes qui leur parviennent de partout? Si oui, Bruxelles deviendra à brève échéance une ville d'une écoeurante banalité. Le touriste la délaissera. Il l'aurait d'ailleurs délaissé déjà si elle n'avait possédé cette célèbre Grand'Place qui doit procurer bien souvent d'ineffables insomnies à bon nombre d'architectes en mal de « progrès ». Mais faut-il nécessairement que tout l'intérêt touristique et folklorique se concentre ainsi autour d'un seul noyau central? Nous ne le pensons pas et la rue des Visitandines nous paraît constituer une excellente occasion pour débiter une politique de conservation et de restauration systématique.

Georges WINTERBEEK.



L'impasse de l'Amitié
(Photo G. WINTERBEEK)



Rue des Visitandines, n° 9. Pignons à gradins de l'ancienne métairie du couvent que les Brigittines élevèrent en 1652.
(Photo G. WINTERBEEK)

Impasse de l'Amitié.
(Photo G. WINTERBEEK)



Le Destin du

LA sagesse populaire affirme que les gens heureux n'ont pas d'histoire. Et c'est pourquoi l'on ne parle guère d'eux.

Il est fréquemment question du Sablon — particulièrement du Petit Sablon — depuis deux lustres, aux pages de nos quotidiens. Cela signifie-t-il que le vieux quartier est en proie au malheur? Non, certes, mais il n'a cessé, depuis une dizaine d'années, voire davantage, de s'interroger, non sans quelque anxiété, sur son destin.

Ce destin a fait hier et fait encore aujourd'hui l'objet d'innombrables palabres aux résultats desquels les Bruxellois, les esthètes et tous les fervents du passé ne peuvent rester indifférents.

Avec la Grand'Place, le Forum bruxellois, le quartier du Sablon est assurément l'un des principaux bijoux de la capitale. Sur un espace relativement restreint, il réunit un ensemble prestigieux d'édifices et de beautés dont l'analyse quelque peu détaillée, qui a été faite par différents auteurs, prendrait quantité de pages.

Il y a d'abord la place du Grand Sablon qui, voici quelques années, a repris — comme l'écrivait le critique et historien d'art Pierre Poirier — **« l'aspect d'ensemble qu'elle possédait au temps où, quittant le bas de la ville pour monter vers les remparts, l'aristocratie bruxelloise avait construit de magnifiques demeures aux alentours de Notre-Dame des Victoires, siège et paroisse des arbalétriers »**. Le côté occidental de l'église, devant lequel une série de vieilles maisons lépreuses et branlantes faisait écran, a été dégagé. Par ailleurs, renouant avec une tradition qui remonte au temps des corporations, de nombreux antiquaires se sont installés dans le quartier, y ouvrant — chacun — de petits musées où l'on respire un peu l'odeur des siècles révolus. Un marché aux antiquités dresse, chaque semaine, ses soixante ou soixante-dix échoppes bariolées sur la vieille place promue au titre de quartier général des marchands d'art.

Il y a, ensuite, cette magnifique réalisation architecturale du Siècle d'Or qu'est l'église Notre-Dame des Victoires. Les restaurateurs ne sont pas parvenus à enlaidir ce sanctuaire qui se présente tel une châsse où sont conservées quelques reliques d'histoire d'un prix inestimable.

Il y a aussi ce charmant musée en plein air qu'est le square du Petit Sablon conçu par l'architecte Henri Beyaert qui l'a entouré de colonnes gothiques et de grilles de fer forgé d'un dessin toujours différent. Ces colonnes sont surmontées de statuettes évoquant les anciens métiers de Bruxelles, statuettes dues aux ciseaux de vingt-quatre des meilleurs sculpteurs belges du siècle dernier. Ce sont, dans l'ordre alphabétique, Louis-Eugène Cambier,

Armand Cattier, Guillaume Charlier, Pol Comein, Jules Courroit, Jean Cuypers, Eugène de Plein, Albert Desenfans, Albert Fabry, Charles Geefs, Albert Hambresin, Jef Lambeaux, Jules Laumans, Edouard Leborne, Edmond Lefèvre, Jean-Baptiste Martens, Emile Namur, Emile Rendin, Louis Van Biesbroeck, Auguste Van den Kerkhove, Godefroid Van den Kerkhove, Jean Van den Kerkhove, Van Rasbrough et B.F. Wante. Dans le fond du jardin se dressent en hémicycle autour de la statue des comtes d'Egmont et de Hornes, œuvre de Louis Fraikin, dix effigies de personnages célèbres du XVI^e siècle par Jean Cuypers, Paul De Vigne, Julien Dillens, Jef Lambeaux, Jules Pécher, Tombay, Louis Van Biesbroeck, Godefroid Van den Kerkhove, Charles Van Der Stappen et Van Rasbrough. L'un de ces personnages est le fameux cartographe Gérard Mercator dont le 450^e anniversaire de la naissance remet singulièrement en lumière, de ces temps-ci, l'œuvre de progrès.

Autour de la place du Petit Sablon, voici, attenant au Conservatoire, inauguré en 1877, le Musée Instrumental ouvert au public en 1878 qui, quelque peu délaissé autrefois, revit sous l'impulsion de son actuel conservateur Roger Bragard, homme plein de projets. Il y a aussi, un peu plus haut, le Roy d'Espagne et, à quelques pas, le Palais d'Egmont.

C'est principalement le Palais d'Egmont qui a été au centre des innombrables palabres de ces dernières

BRUXELLES. — *Il est question de démolir le pâté de maisons vétustes situé entre la rue des Six-Jeunes-Hommes, la rue des Quatre Fils Aymon et la rue de la Régence, sur le côté oriental et à hauteur du chœur de l'église Notre-Dame des Victoires...*

(Photo de Sutter.)



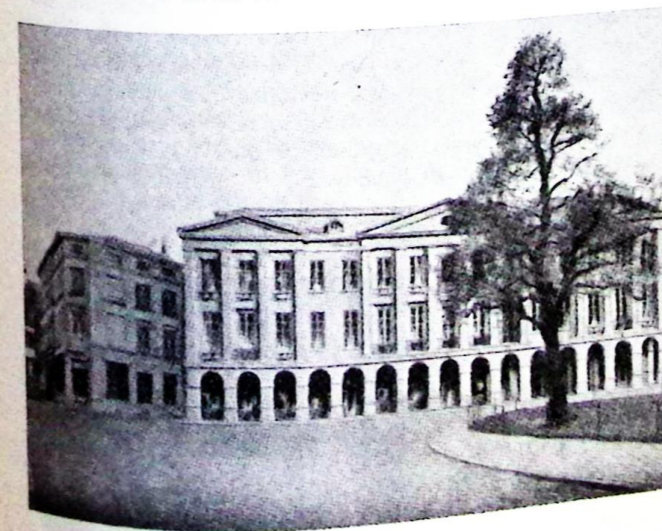
Sablon

années. On sait qu'il subit, en ce moment même, de profondes modifications suite à l'accord intervenu en janvier 1961 entre l'Etat et la ville de Bruxelles quant à son échange contre l'Hôtel des Postes de la place de la Monnaie. La presse quotidienne a longuement commenté les termes de la convention et chacun a pu lire ces articles. **« Le palais d'Egmont, tel qu'on le connaît actuellement, écrivait « La Lanterne », sera conservé par l'Etat et ne subira que quelques modifications intérieures. Une cité administrative impressionnante y sera ajoutée. Celle-ci élaborée par l'architecte Hugo Van Kuyck, auteur du building de la Porte de Schaerbeek, s'étendra sur toute la longueur de la rue aux Laines jusqu'à la rue du Grand-Cerf et plus précisément jusqu'à l'ancienne entrée du parc. »**

Il semble donc que le Palais d'Egmont sera conservé tel quel. Les calmes jardins qui lui succèdent risquent fort, hélas, de perdre leur riant aspect et leur fraîcheur d'oasis au cœur de l'incessant va-et-vient de la ville haute.

L'autre côté du square, dont on ne parle guère, ne semble pas être menacé pour l'instant mais il est question de démolir le pâté de maisons vétustes compris entre la rue des Six-Jeunes-Hommes, la rue des Quatre-Fils-Aymon et la rue de la Régence, sur le côté oriental

...et de le remplacer par l'immeuble ci-dessous, dont le projet a été approuvé en principe, par le Ministère des Travaux publics — administration de l'urbanisme — et par la Ville de Bruxelles — service de l'architecture. Il sera occupé par la Maison nationale des Travailleurs indépendants et de l'Artisanat.



et à hauteur du chœur de l'église Notre-Dame des Victoires.

Au centre de ce pâté de maisons, côté de la rue de la Régence, se dresse depuis longtemps une construction sans caractère, fort délabrée, où l'a.s.b.l. « Maison nationale des Travailleurs indépendants et de l'Artisanat » (en abrégé « Matria ») a élu domicile. Au cours d'une conférence de presse qui s'est tenue en juin dernier dans ces locaux, la présidente a déclaré notamment ce qui suit :

« ... la question du local est vitale. Celui-ci doit aussi pouvoir accueillir les divers groupes d'indépendants qui, idéalement, doivent s'unir et s'entraider. »

« C'est pourquoi nous avons songé à l'édification d'une Maison nationale des Indépendants, dont vous pouvez admirer la maquette exposée dans cette salle, et qui est due au talent des architectes Monsieur et Madame De Stobbeir-Smeyers. »

« Ce projet a été approuvé, en principe, par le Ministère des Travaux Publics — administration de l'urbanisme — et par la Ville de Bruxelles — service de l'architecture — ... »

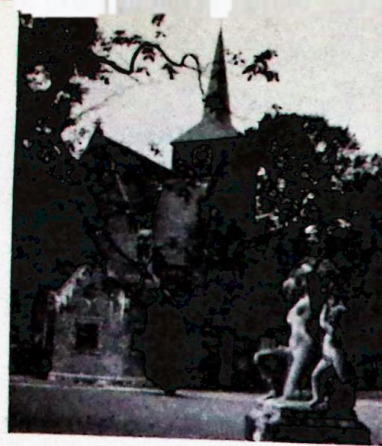
Il faut donc s'attendre à ce que le vieux quartier du Sablon voie, dans un avenir plus ou moins proche, son visage modifié un fois de plus. L'édification du nouveau bâtiment est évidemment conditionnée par le facteur financier. Dans le but de trouver les fonds nécessaires, une coopérative a été constituée. Mais, comme de bien entendu, il sera fait appel à l'intervention de l'Etat, intervention qui, si elle est acquise, hâtera la mise en chantier **« d'un bâtiment contribuant, nous dit-on, à l'embellissement de la ville de Bruxelles »**.

Ce bâtiment formera une transition architecturale entre les constructions riveraines. Les architectes ont tenté, tout en se soumettant aux conditions imposées par la destination de l'immeuble, de réaliser, entre les divers styles en présence, une sorte de moyen terme ou de compromis. C'est au XVIII^e siècle que, par son allure générale, leur projet fait penser : façades à deux étages avec passage sous galerie au rez-de-chaussée et colonnes en pied-droit et en saillie légère supportant trois frontons triangulaires séparés par deux lucarnes sur toiture en comble.

La construction du bâtiment en question implique malheureusement la destruction de quelques vieilles demeures de la rue des Six-Jeunes-Hommes et de la rue des Quatre-Fils-Aymon. Certaines de ces maisons ne sont pas dépourvues d'intérêt. Le linteau de la porte du n° 24 de la rue des Quatre-Fils-Aymon, notamment, mériterait d'être préservé.

Le quartier du Sablon, ainsi, n'a pas encore achevé la traversée de la dangereuse période de mutation inaugurée il y a une décennie environ. Faut-il s'en plaindre? Non, bien au contraire. Une ville ne vit pas sans se transformer et c'est parce qu'il est demeuré actif que le quartier du Sablon change petit à petit. Il s'agit de rester vigilant à cette évolution afin que les environs restant de Notre-Dame des Victoires conservent le caractère qui en fait l'un des plus attachants ensembles de notre bonne vieille cité de Bruxelles.

Jean CETTE.



FOREST. — L'église Saint-Denis. Le chœur est orné d'un grand Christ triomphal (XVI^e siècle).

(Photos de Sutter.)



FOREST et son ABBAYE

FOREST n'était, en 1815, qu'une très modeste agglomération de 683 habitants (elle en compte aujourd'hui 48.000), la plupart maraîchers ou paysans. Depuis des siècles, elle vivait ainsi, à peu de distance du cœur de Bruxelles.

La renommée de Forest est due, au cours de l'histoire, à son abbaye. Entre 1105 et 1107, près de l'emplacement de l'actuelle église Saint-Denis, des Bénédictines s'installent, venues de Meerhem, près d'Alost. En 1239, il y a à Forest cinquante religieuses, presque toutes issues de la noblesse. C'est l'époque où Henri II règne sur le duché de Brabant. Son fils Henri III, un matin, descend sur Forest et fait la visite canonique de l'abbaye. Ses intentions sont certes excellentes. En deux jours, il compose un nouveau statut pour les religieuses. Celles-ci refusent tout net de l'accepter. Pour punir les moniales, l'évêque de Liège — qui n'est pas tendre — les excommunique. Mais nos Bénédictines ne se laissent pas impressionner et recourent directement à Rome. Grégoire IV confirme les biens des religieuses. Fortes de leur victoire, elles entreprennent, en 1241, la construction d'une nouvelle église et de diverses dépendances. Le sanctuaire n'est ni plus ni moins que l'église paroissiale actuelle, Saint-Denis.

Et les années passent. En 1400, le nombre des religieuses a si bien augmenté qu'il faut élever un nouveau sanctuaire qui s'appellera la « binnenkerk » (ou église intérieure), tandis que l'église devenue trop exigüe pren-

dra le nom de « buitenkerk » (ou église extérieure), désormais à la disposition des habitants du village de Forest.

Peu à peu — le temps aidant — la ferveur des moniales perd son élan. Tant et si bien qu'à bout de patience, malgré les admonestations de la hiérarchie ecclésiastique, l'évêque de Berghes, dont dépend Forest, fait comparaître devant lui l'abbesse Barbe de Léaucourt et n'hésite pas à la déposer. A l'anémie générale, un sang nouveau va être infusé : en 1541, les religieuses de Ghislenghien viennent se glisser parmi celles de Forest. Hélas ! Sévissent peu après les guerres de Religion. La plupart des masures de Forest sont pillées. En 1578, l'abbaye est incendiée. Elle s'est à peine relevée qu'un second sinistre éclate en 1582. Nouvelles ruines. Nouvelle reconstruction. Mais c'est le règne de la pauvreté : sur les 20.000 livres nécessaires à la restauration, les religieuses doivent emprunter 9.000 florins. Cinquante ans plus tard, l'abbesse Françoise de Bette apporte à la demeure une seconde réforme qui remet en honneur la stricte observance de Cluny. Elle n'y va pas de main morte : lever à trois heures du matin, réorganisation de l'office du chœur, abstinence toute l'année, jeûne plusieurs jours par semaine. Mme de Bette instaure aussi des œuvres manuelles : tisser, travailler aux champs, cultiver la vigne au Besme. Ainsi, la ferveur refléurit. Les vocations ne cessent d'affluer. Si bien qu'en 1705, on est obligé d'agrandir l'abbaye.



FOREST. — Eglise Saint-Denis.
← La chapelle Sainte-Alène.

La chapelle de la Vierge. →

(Photos de Sutter.)



Pour être complet, il faut ouvrir ici une parenthèse qui permettra de se faire une idée de la vie d'un cloître en ces années déjà lointaines. Toute abbaye, située en dehors de l'enceinte d'une ville, avait un refuge **intra muros**, pour le cas de guerre. Forest suit donc la coutume. Nos religieuses possèdent, depuis 1365, en plein Bruxelles, un refuge à deux entrées. La première porte donne rue d'Or (les travaux récents de la Jonction ont permis de retrouver une cave appartenant à ce refuge). L'autre porte s'ouvre rue de l'Escalier, à droite, en descendant vers la Vieille Halle-aux-Blés. Aux environs de 1632, les Bénédictines abandonnent cette maison pour aller en occuper une autre, au 107 de la rue Haute. Tous les vendredis, un délégué de l'abbaye apporte au refuge les lettres ainsi que les paquets destinés à Bruxelles et y prend les envois pour Forest. En outre, ce messager se trouve à la disposition de ceux qui ont à faire avec l'abbaye et se charge de toutes les commissions.

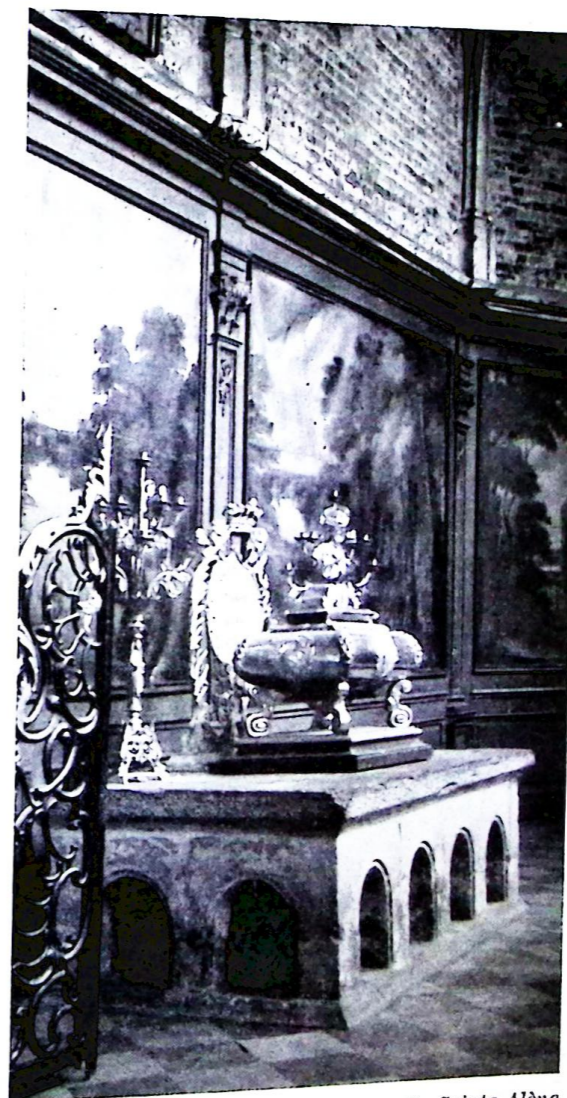
Reprenons maintenant le fil de notre récit. Un troisième incendie s'abat sur le monastère, le 26 mars 1764. Tout est détruit. Une fois encore, on rebâtit. Emprunt de 150.000 florins. Les travaux de déblayement avancent à un rythme accéléré, si bien que, le 2 septembre de cette même année, Charles de Lorraine en personne pose la première pierre des nouveaux locaux. Le souvenir en est conservé : de nos jours encore, on peut lire l'inscription commémorative au tympan de la grande porte d'entrée, place Saint-Denis. La Révolution est proche. Mme de Bousies de Rouveroy (qui sera la dernière abbesse) et ses religieuses — trente-sept en tout — sont, le 19 novembre 1796, chassées de leur couvent. Leurs protestations ont été inutiles. Dans Bruxelles on se disperse : aux paroisses de la Chapelle, du Sablon, de Saint-Géry, de Sainte-Gudule, des Minimes, du Béguinage. A l'abbaye, on vend tout, mobilier et œuvres d'art, au plus offrant, excepté les stalles qui sont transférées à Sainte-Gudule. La « binnenkerk » est démolie.

Ce qui reste de l'abbaye est, le 3 mars 1797, racheté par un certain Van Nyvel qui établit dans la majeure partie des locaux une manufacture de toiles peintes, tandis que le nommé Ramel convertit le reste en filature de lin... De 1830 à 1850, on établit là une teinturerie. Puis, différents propriétaires se succèdent. Aujourd'hui, à gauche et

à droite du grand fer à cheval que forment les bâtiments qui subsistent, habitent des particuliers. L'habitation la plus cosse est occupée par le baron de Decker.

Dès qu'on entre dans l'église actuelle de Saint-Denis — l'ancienne « buitenkerk » — on est frappé par ses quatre travées et aussi par sa dissymétrie. Coins et recoins, styles divers : roman et gothique. La chapelle romane de Sainte-Alène date du milieu du XII^e siècle; la nef, le chœur et le bas-côté de la fin du treizième; la base de la tour, de 1450; la chapelle de la Vierge, de 1452; celle de Sainte-Croix, ainsi que le fond de la chapelle Sainte-Alène, du seizième. Une vaste restauration de tout l'édifice eut lieu en 1925-1926. Dans la chapelle Sainte-Alène s'étend une grande table de pierre noire de Tournai reposant sur des arcades cintrées. Il faut se promener lentement dans cette église, jouir des perspectives, s'arrêter à un détail ou contempler l'ensemble. Voici, orné d'un grand Christ triomphal (un des plus beaux de Belgique, datant du XVI^e siècle), le chœur avec son mur percé d'une grande baie en arc brisé, ses trois contreforts. Se déroule ensuite la nef, son plafond bas et ses six colonnes cylindriques, ainsi que ses arcades.

En contrebas de la chaus-sée de Bruxelles, assise sous les frondaisons des vieux arbres, au milieu des pelouses à jolis parterres de fleurs, l'église Saint-Denis a un air délicieusement agreste. La trépidation de la grande ville semble s'être arrêtée ici. Le passé surgit devant les yeux. Il n'y a pas beaucoup de sanctuaires qui possèdent à la fois ce charme archaïque, cette simplicité de lignes et un tel poids d'histoire...
Raymond POREYE.



FOREST. — Eglise Saint-Denis : chapelle Sainte-Alène, tombeau et chässe de la sainte. (Photo de Sutter.)

La Maison basse à Boitsfort...

Par une des fenêtres de la Maison Basse, on découvre les frondaisons de Soignes.
(Photo Michel Delmelle.)

QUE d'étonnantes révélations ne recueillerions-nous pas si chacune des rues de nos villes et de nos villages nous était contée ? Il est possible de prévoir la richesse de la moisson en feuilletant l'ouvrage sur *Les Noms de Rues à Bruxelles* publié, voici plusieurs années, par le tandem Aimé Bernaerts-Roger Kervyn de Marcke ten Driessche.

Au sujet de la rue du Silex, située à Boitsfort, les deux érudits bruxellois font remarquer qu'elle rappelle qu'on découvrit là des silex taillés datant de la période néolithique. On peut en présumer que cet endroit fut habité pendant cette période.

Dans le premier volume de son *Guide historique et descriptif des Environs de Bruxelles*, dressant la liste des sites archéologiques du Brabant, Arthur Cosyn citait, en ce qui concerne Boitsfort, une *Station néolithique avec nécropole à incinération*. Cette station néolithique a été découverte à l'extrémité de la rue des Silex, dans la propriété Solvay.

L'homme du néolithique a donc suivi le chemin de terre qu'est aujourd'hui encore, en grande partie, la rue des Silex. Celle-ci, qui permet toujours d'accéder à la forêt, a été empruntée, plus tard, par les veneurs du duc Jean I^{er} et les chasseurs de Charles-Quint. Les *bessebinders*, ou fabricants de balais patentés opérant dans le *Coin des Balais*, sont sans doute passés par là, précédant une multitude d'artistes venant chercher l'inspiration au bord des calmes étangs cachant,

sous la surface des eaux, les sources de la Woluwe. La rue des Silex, qui longe le grand étang de Boitsfort, a vu, naguère, le peintre Louis Henno planter son chevalet devant le paysage aquatique et chlorophyllien de la lisère de Soignes. Combien d'autres, avant lui, de Denis van Alsloot — peintre des Archiducs — en passant par Paul Vitzhumb et Guillaume Vogels, ont été tentés, de même, par la représentation de la sylve et du ciel dédoublés dans le miroir liquide ?

Deux jeunes artistes remontent fréquemment la rue des Silex : Pierre Peeters et Martita Stordeur, sa femme. Ils demeurent à Woluwe-Saint-Lambert, entre la chapelle de Marie-la-Misérable et la Ferme aux Moineaux, mais ont, rue des Silex, un atelier qu'ils transforment, de temps en temps, en salle d'exposition.

Pierre Peeters est sculpteur, donc un *néolithique* contemporain. Martita — qui signe Tita — est céramiste. Elle dompte le feu. La maison des deux artistes, rue des Silex, a été baptisée, il y a longtemps déjà, par opposition à la Maison Haute — édifiée au XVII^e siècle, à Boitsfort, par le veneur Cafmeyer ! —, la *Maison Basse*.

La Maison Basse mérite bien son nom. Par ailleurs, avec la Maison Basse et la *Laekens Schuer* — ou Grange aux Toiles — de la rue de l'Abreuvoir, elle est l'un des seuls vestiges que Boitsfort (autrefois « Boudesfort » = le gué dans le bois ?) garde de son passé. Elle a été construite au XVI^e siècle par un bûcheron ou, mieux, par un des chasseurs de Charles

Quint. Ceux-ci, en 1525, formaient près de la moitié de la population du petit village sylvestre. Ils occupaient vingt-cinq des soixante maisons dispersées autour des étangs.

La Maison Basse est donc, actuellement, un petit centre d'art. Dans un silence qu'égayé le chant des oiseaux, deux jeunes créatures méditent de nouvelles œuvres, concrétisent patiemment leurs rêves de beauté et préparent une exposition de leurs dernières réalisations. Cette exposition commencera vers la mi-octobre et se poursuivra jusqu'au début de novembre. Elle succédera à d'autres manifestations identiques ayant également eu, pour cadre, la modeste demeure de briques rouges de la rue des Silex.

Que verra-t-on à l'exposition des deux jeunes artistes brabançons ? Répondre à cette question par une nomenclature de style « catalogue » serait évidemment très facile.

Pierre Peeters montrera, au visiteur, outre un choix de croquis vénitiens, de nombreuses effigies et quelques groupes : adolescents d'une émouvante gracilité, Christ en croix, Piéta... L'artiste vise, par le dépouillement, à l'essentiel. Il ne s'arrête pas aux formes extérieures, à leur pittoresque, mais les dépasse pour atteindre non leur ressemblance mais leur réalité la plus vraie, la plus personnelle, la plus profonde, la plus secrète. Une semblable réussite n'est permise qu'aux artistes qui, en plus de la pleine maîtrise de leur métier, possèdent une sorte de sixième sens grâce auquel ils pénètrent la part la plus cachée du modèle : son âme.

Parce qu'il détient cette sorte de sixième sens, Pierre Peeters, sculpteur modelant la glaise avec décision et délicatesse et taillant la pierre ou le bois avec une assurance réfléchie, est particulièrement habile dans le portrait. Chacun a pu voir, lors de ses diverses expositions (dont la dernière s'est tenue au Musée communal de La Louvière aux environs de Pâques), une série de têtes expressives. On verra d'autres visa-

ges lors de l'exposition automnale de la Maison Basse. Et ceux qui — depuis plusieurs années — suivent l'artiste dans son évolution, découvriront, avec surprise, combien son art s'est affiné, affermi et sensibilisé. Il a mûri sans rien perdre, toutefois, de sa spontanéité.

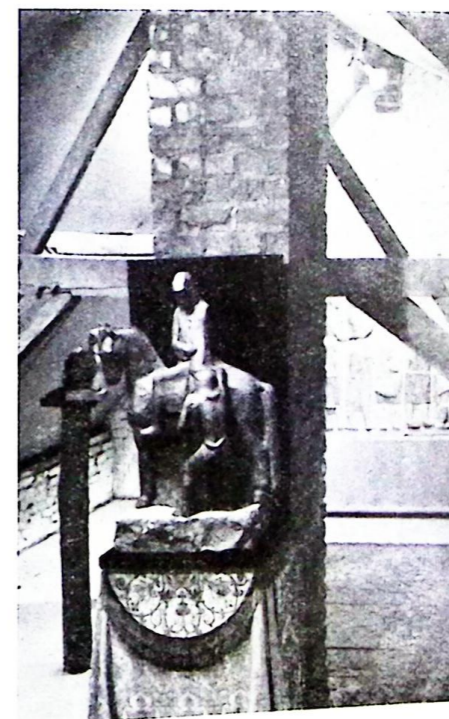
Au sujet de Martita, dans un texte encore inédit à l'heure où nous rédigeons cet article et qui sera imprimé au verso du catalogue de la manifestation d'octobre, Philippe Delaby fait remarquer : « ... Elle rend utile l'agréable. Parce qu'elle modèle des soucoupes et des bougeoirs ? C'est faire bon marché de son ingéniosité, de son style de décoratrice et de son inspiration de coloriste. Parce qu'elle a le sens inné de l'harmonie ? Examinons ce *Don Quichotte*. *Don Quichotte* utile ? Et en céramique ? Parfaitement ! Son attitude, son allure incitent à la joie. L'éclat de ses couleurs égayé, raffermi, tonifie l'humeur. De même, le velouté naïf de cette « *Femme au chignon* » rassure et apaise. Le pastel pensif de cet « *Arbre aux oiseaux* » vous berce d'une féconde méditation... ».

Martita crée des œuvres, inspirée par un bestiaire à la fois familier et fabuleux. Héritière d'une grande tradition, elle la renouvelle à force de poésie et de malice. Originale sans effort, sensible en même temps que bril-

lante, elle mérite l'intérêt de tous et de chacun, tant de ceux qui attachent du prix à la technique que de ceux qui la négligent pour ne voir, dans l'œuvre d'art, qu'une manière de confession enrichissant autant celui qui la fait que celui qui la reçoit.

En bordure du grand étang de Boitsfort et en lisière de Soignes, deux jeunes artistes vont frapper prochainement les trois coups annonçant le lever de rideau de leur exposition. Celui-ci offrira l'occasion, à qui voudra la saisir, de gagner, par la vieille rue des Silex, l'un des multiples et des plus attachants rendez-vous brabançons de l'histoire et des Muses !

Joseph DELMELLE.



Le grenier de la Maison Basse : une salle d'exposition !
(Photo Michel Delmelle.)

AUX PORTES DE BRUXELLES : MACHELEN

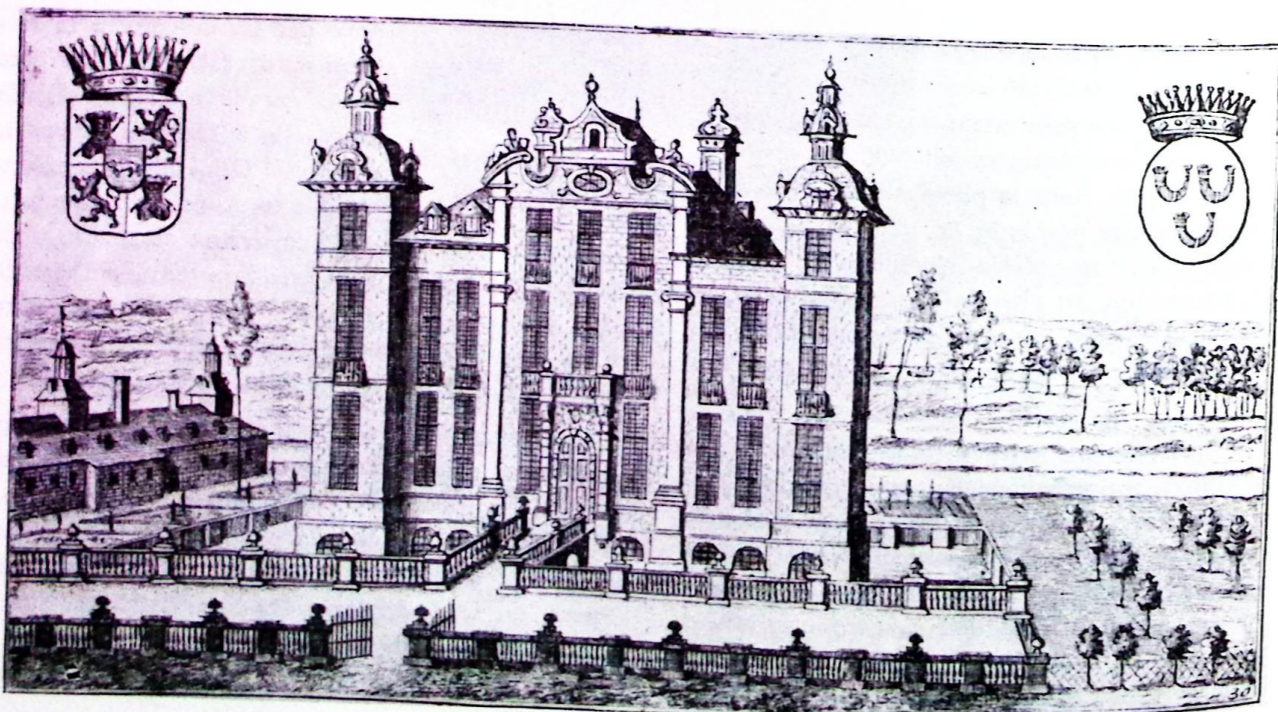
On sait combien nos villes sont devenues tentaculaires. De jolis villages de banlieue sont véritablement envahis par les villas qui, généralement, sont de mauvais goût. Ils en perdent et leur charme et leur visage propre. Machelen a, jusqu'à présent, assez bien résisté à l'envahissement des citadins, ce qui permet au flâneur d'y découvrir encore d'aimables coins champêtres, des venelles pittoresques, de vieilles maisons placées sous la protection de vierges naïves accrochées aux façades. Machelen possède, de plus, une demeure historique renommée, le château de Beaulieu, une église ogivale ancienne et un sanctuaire littéraire devant lequel s'arrêteront tous les amis de nos lettres.

Machelen s'atteint aisément de la capitale en suivant la chaussée de Hæcht, puis l'avenue de la Woluwe. Au passage, le touriste pourra s'arrêter à la Maison des Arts de la commune de Schaerbeek, installée dans une maison patri-

cienne sise au n° 147 de la chaussée de Hæcht. On y a réuni de nombreux documents historiques et folkloriques, y compris un cabaret de la belle époque. Dans une autre pièce est reconstitué l'atelier du peintre paysagiste hennuyer Florimond Bruneau qui passa presque toute sa vie à Schaerbeek.

Machelen est reliée à la capitale par une ligne de trolleybus qui traverse toute la ville et qui dessert tout le village. Mais à mes amis pédestriants je conseillerai plutôt de gagner Vilvorde, soit par le train, soit par le tram. Vilvorde possède d'intéressants monuments anciens dont nous avons parlé ici même (numéro d'avril). Non loin de la gare de Vilvorde s'amorce un chemin qui vagabonde au milieu des riches pâturages et qui, en moins d'une demi-heure, nous mène au centre de Machelen. Il côtoie même un ravissant petit bois plein de fraîcheur où abondent les oiseaux. Plus loin, le rythme régulier des fau-

Le Château de Beaulieu au XVII^e siècle, d'après une gravure de Bouttats.



cheuses-lieuses seconde le pas des promeneurs. Le chemin s'attarde quelque peu au milieu des « prairies aux oies », une très vieille appellation, et nous conduit tout droit à

L'ÉGLISE STE-GERTRUDE

Cet édifice spacieux, construit en pierres blanches brabançonnaises, relève de deux époques fort différentes : les environs de 1550 et le XIX^e siècle. L'agrandissement se fit avec tant d'habileté qu'il en résulte une réelle unité de style. La nef de trois travées, bordée de bas-côtés moins élevés à pignons latéraux triangulaires, est éclairée par deux séries de trois baies formant triangle curviligne. Elle est du siècle passé, tout comme la façade flanquée à gauche d'une haute tour carrée surmontée avant la dernière guerre d'une flèche fort élancée. Le chœur, dont le chevet est à trois pans, s'éclaire par cinq baies ogivales à résilles. L'avant-chœur s'ouvre latéralement sur deux chapelles à plan carré mais à chevet tripartite d'égales dimensions. Avant l'agrandissement de l'église on y entrait par des croisillons divisés, chacun, en deux travées. La tour se trouvait alors à la gauche du chœur. Toute l'église est couverte de voûtans de briques sur simples croisées d'ogives de pierre, sauf aux chapelles latérales du chœur où elles sont sexopartites et inégales.

Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, on disait communément Machelen-Ste-Gertrude. Lors de sa reconnaissance d'armoiries, la commune a tenu qu'à côté de ses armoiries, celles des Romberg, figure une sainte Gertrude d'or. Près de l'église exista aussi, de toute antiquité, une fontaine de Ste-Gertrude dont l'eau était réputée miraculeuse, ce patronyme ne doit pas nous étonner : en effet, l'abbaye de Nivelles posséda longtemps des droits fort étendus en ce lieu. Néanmoins le patronat appartenait au chapitre Ste-Gudule de Bruxelles.

Parmi d'autres tableaux anciens on remarquera celui qui orne l'autel latéral méridional, daté 1634, évoquant la mort de sainte Gertrude. La pierre tombale de la chapelle latérale gauche

du chœur retient l'attention. On y lit : « Icy repose — très haute, très noble et très illustre Dame Madame Marie Joséphe Ferdinandine Rose, baronne de Colins, Dame de Ste-Gertrude Machelen Santberg Wavre Waynesse Ruisbeck et autres lieux, décédée le 2 juin 1778, épouse de très haut et très puissant et très illustre seigneur Jean Baptiste Victor, comte de Bavière Grosberg, chevalier et comendeur de l'ordre électoral de St-Michel de Bavière et aussi enterré sous cette tombe, mort le 9 janvier 1776 ». On y lit, de plus, qu'elle est la fille de Pierre Antoine de Colins, seigneur du lieu, mort en 1742 et de Anne Eléonore Edwards dite Trevor issue de la Maison royale anglaise, décédée en 1763. Qu'elle est la petite-fille de Philippe François, baron de Colins, seigneur de Wavre et de Jeanne d'Alcantara. Cette pierre porte ses huit quartiers de noblesse : Colins, Devroey, d'Alcantara, Van der Dilt, Edwards, La-laing, Craneveet et Van Aelst.

A l'époque à laquelle mourut sa puissante Dame, Machelen ne comptait que 490 habitants. Les pauvres diables y recevaient un accueil si bienveillant qu'ils vinrent s'y installer de plus en plus nombreux. Finalement, en 1768, la commune dut intervenir. On exigea dès lors une bonne réputation, la profes-

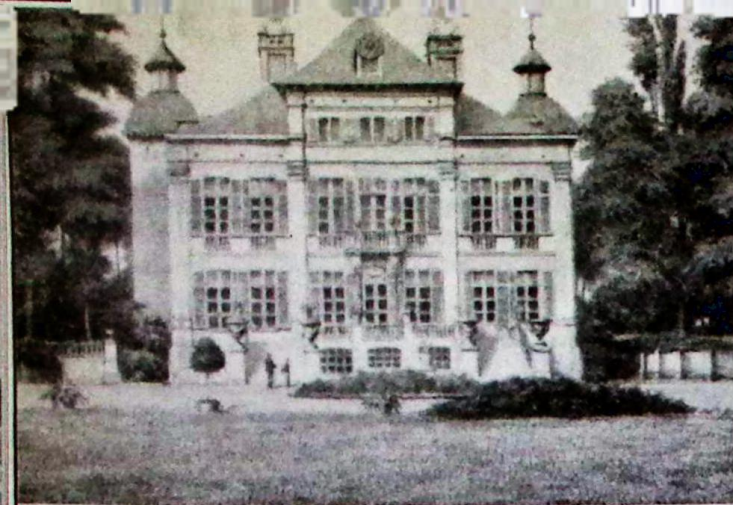
sion de la religion catholique, l'obtention d'une permission écrite des échevins et une caution de 150 florins !

DE HAUTS ET PUISSANTS SEIGNEURS

La seigneurie de Machelen, qui était fort ancienne, appartenait au XIII^e siècle à Walter de Morseke qui la tenait en fief du duc de Brabant. C'est lui qui céda le bois de Machelen aux cisterciennes de La Cambre. Par les femmes, Machelen passa ensuite aux de Grimbergen, Maldepuissants féaux, puis, en 1370, aux de Maldeghem, l'une des plus anciennes baronnies de Flandre. A Philippe de Maldeghem, sire de Machelen, Charles le Téméraire confia maintes missions délicates. Maximilien d'Autriche, cependement, confisqua sa terre après sa mort et la donna à son secrétaire particulier, Jacques le Muet, le bien nommé. Machelen passa ensuite



Entrée de la Maison des Arts à Schaerbeek. (Photo de Sutter.)



BEAULIEU.
Les frondaisons du parc vers 1850.

UNE RAVISSANTE DEMEURE

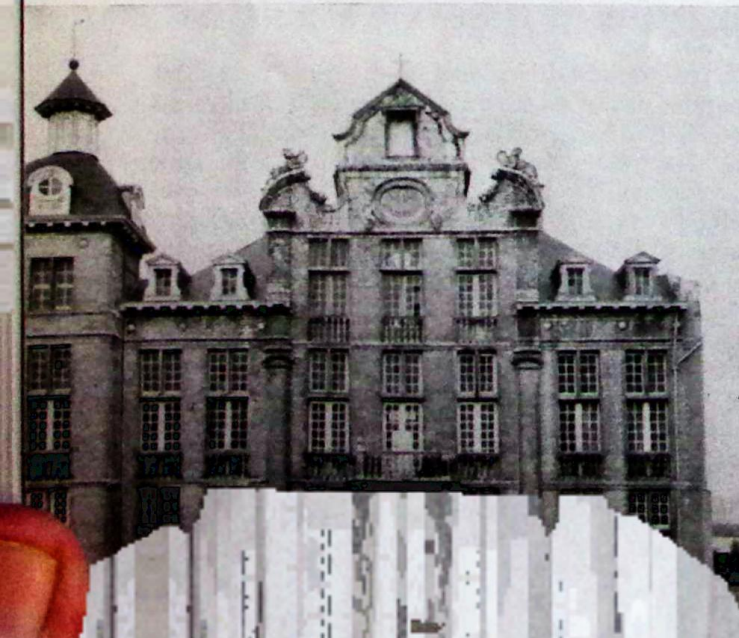
Au même architecte Lamoral demanda, en 1653, de lui bâtir une nouvelle demeure à Machelen. Ils choisirent le penchant d'un coteau, pour lors bucolique à souhait, bordant la capricieuse Woluwe. C'est le château de Beaulieu qui, et cela est fort regrettable, n'est plus tel que le voulut son constructeur. Rappelons que les Tour et Taxis disposaient héréditairement du monopole des postes aux Pays-Bas; ils le conservèrent jusqu'à la fin de l'Ancien Régime. Le château de Beaulieu connut alors de somptueuses réceptions. C'est ainsi que le roi d'Angleterre, Guillaume III, y prit son quartier général en mai 1695.

En 1697, les Tour et Taxis cédèrent Machelen à Jean-Paul Bombarda, conseiller et trésorier du gouverneur général des Pays-Bas, Maximilien de Bavière. C'est ce Bombarda qui, après le bombardement de 1695, acheta l'ancienne Monnaie pour y faire construire « l'hôtel des spectacles » ouvert en 1700.

Le duc de Marlborough se reposa à Beaulieu en mai 1706, après sa victoire de Ramilies. Le lit d'apparat où il dormit est encore conservé au château. Le duc reçut ici la soumission de Bruxelles. Il invita les Etats et le Magistrat à reconnaître Charles VI comme souverain. Comme la Monnaie lui coûtait plus d'argent qu'elle ne lui rapportait, Bombarda se vit contraint de mettre Beaulieu en vente publique en décembre 1717. Il fut adjugé pour 31.500 florins de charge à Pierre Antoine, baron de Colins, seigneur de Wavre, dont nous avons parlé déjà. Sa petite-fille lia son destin à celui du comte de Grosberg, fils légitime de Jean Clément de Bavière, archevêque de Cologne et de Constance de Grousselier. Chambellan du prince-évêque de Liège, il le représentait à Bruxelles.

En 1782, Romberg, d'origine allemande, commerçant habile ayant réalisé sa fortune dans la traite des nègres, achète Beaulieu. Joseph II lui accordera néanmoins la reconnaissance d'armoiries et le titre de baron par lettres patentes du 28 juillet 1784. Aux barons de Godin succédèrent en 1840 les comtes d'Alcantara. Ces derniers firent sculpter leur blason au-dessus de la porte d'entrée. Le domaine de Beaulieu subsiste presque intact jusqu'au début du XX^e siècle. Un visiteur de 1854 le décrit ainsi : « l'une de ses façades

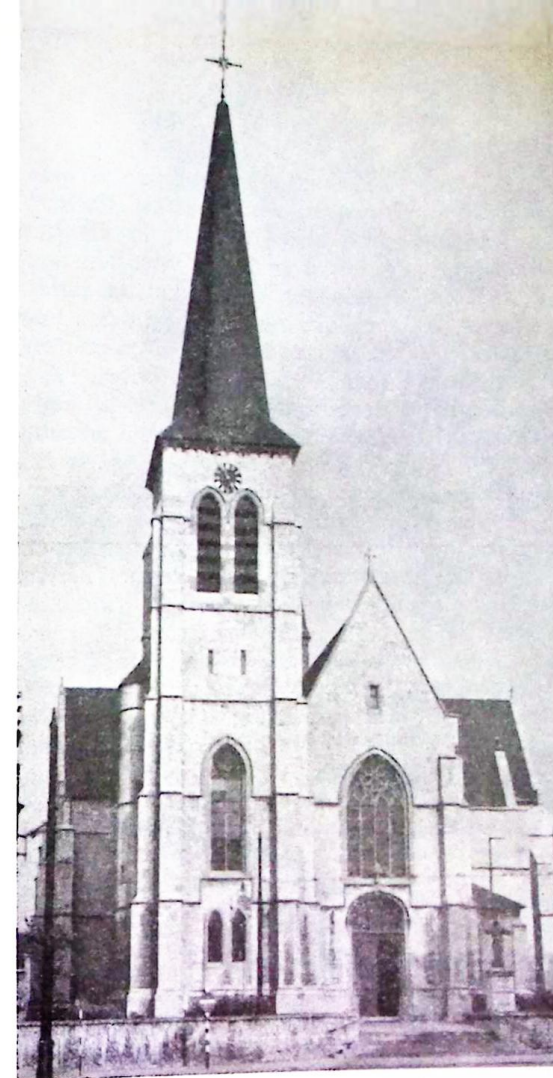
La façade actuelle du château.
(Photo America.)



en différentes mains et échut finalement, en 1555, au chevalier Gilles de Gottignies. Cette famille garda Machelen jusqu'au 18-10-1629, date de la mort, célibataire, à Gueldres, d'un autre Gilles de Gottignies. Notons toutefois que de 1566 à 1626, la haute justice passa en d'autres mains.

Cette famille noble, d'origine hennuyère, s'illustra dans les armes au service des Gardes Wallonnes et, dans les sciences, Gilles François, jésuite, occupa la chaire des mathématiques au Collège romain et mourut dans la Ville Eternelle en 1669. De Gottignies s'occupa d'abord d'astronomie et soutint des controverses avec l'illustre Cassini dont il devint l'ami. Lancelot de Gottignies, évêque de Ruremonde repose dans la chapelle St-Hubert au collatéral sud de l'église de la Chapelle à Bruxelles. Un autre fut un savant médecin réputé. Les de Gottignies possédaient à Machelen un château seigneurial qui, en 1674, passa avec la seigneurie aux mains de Lamoral Claude François, comte de Tour et Taxis. Ce dernier est enterré dans la chapelle de cette célèbre famille princière, accolée à l'église du Sablon, chapelle qu'il commanda à Luc Fayd'herbe (1651-1676).

L'église de Machelen.
(Photo de Sutter.)



regarde les belles prairies qui s'étendent entre cette rivière et la Senne, et s'aperçoit de plusieurs endroits différents, grâce à de belles avenues qui rayonnent en étoile. Le principal corps de logis est paré de hautes fenêtres quadrilatérales à petites balustrades de pierre; aux angles du bâtiment montent des tours carrées, terminées par un toit que surmontent de petits campaniles; un balcon massif, soutenu par des statues de pierre, se voit au-dessus de la porte d'entrée, à laquelle on arrive par un pont de pierre de trois arches; la partie du bâtiment qui comprend cette entrée a un étage de plus que les parties latérales, et se termine par un pignon dont les enroulements s'appuient à deux grands pilastres ioniques. Toute cette construction appartient au style renaissance-rococo; tout, jusqu'aux cheminées, y est surchargé d'ornements. Le château porte le nom de Belvédère; on l'appela ensuite Beaulieu. Ses magnifiques jardins sont arrosés par la Woluwe ».

LE SOUVENIR DE JEAN TOUSSEUL

Le charme reposant qui se dégagait du domaine de Beaulieu incita Jean Tousseul à venir s'installer sous les frais ombrages de la vénérable demeure. Malheureusement il s'y trouvait à peine installé que des spéculateurs sans vergogne s'attaquèrent au château, le dépouillant non seulement de sa parure sylvestre mais encore d'une partie de sa décoration intérieure.

Depuis lors, malgré d'héroïques efforts, la vieille demeure a connu un sort de plus en plus précaire. Des amis dévoués se sont groupés qui s'efforcent de rendre à l'antique château des Tour et Taxis un peu de sa splendeur d'antan.

Cette maison qu'occupa Jean Tousseul pendant vingt-sept années et où il écrivit la majeure partie de son œuvre, se trouve au n° 96, face au château. C'est ici qu'il composa « Le village gris » (Seilles). Mais il aimait davantage encore son village natal, L'Andenne-sur-Meuse. Il nous le décrit : « Mon village est beau. Ce n'est point ici l'Ardenne tourmentée, ni la large Hesbaye. Notre sol est la soudure, pour ainsi parler, de l'une et de l'autre. Vous y trouverez une flore condruzienne déjà appauvrie et où s'égarèrent quelques plantes du Plat Pays. La terre est bonne, mais la pierre est présente partout... ».

Jean Tousseul furetant dans sa bibliothèque à Machelen.

(Cliché « Les Cahiers Jean Tousseul »,
6, boulevard du Château, Ath.)



A Machelen Tousseul vivait solitaire et indépendant. Peu d'amis venaient le visiter. Un familier, Désiré Denuit, nous a décrit la vie que menait le romancier. Il se levait vers huit heures, « après le déjeuner, il liquidait sa correspondance, et si celle-ci ne lui prenait pas trop de temps, il s'occupait de son travail proprement dit : documentation, lecture ou rédaction. Vers onze heures, il descendait au jardin si le temps le permettait, vaquait à sa toilette, jetait un coup d'œil au journal. Il dînait, écoutait la radio, s'étendait pour essayer de dormir. A deux heures, il reprenait son travail, mangeait un morceau à quatre heures, bricolait au jardin, puis reprenait sa besogne jusqu'à l'heure du souper. La soirée était exclusivement consacrée à la lecture. Il aimait les beaux vers, comme il aimait la musique; il en lisait parfois à sa femme, de Vildrac, de Verhaeren. Il estimait que la prose bien équilibrée offrait autant de cadence que les vers et que le choix des mots donnait à la prose la même musique qu'aux beaux vers... Des chants liturgiques, interprétés par les moines de l'abbaye de Solesmes, le remuaient profondément. A tous il préférait J.-S. Bach... Après avoir ainsi sacrifié à la lecture et à la musique, il se couchait ». Jean Tousseul avait une affection toute particulière pour les animaux. Il possédait des perruches, des fauvettes, des tarins, des pinsons, des merles, des mésanges, des moineaux, vivant en cage ou en liberté dans l'enclos qu'il leur avait bâti au bout du jardin. L'écrivain aimait beaucoup ses « lutins ».

AUX ALENTOURS

A deux pas du jardin enchanté de Jean Tousseul, un raidillon permet d'accéder à un plateau d'où la vue s'étend fort loin, au-delà du canal maritime jusqu'à Laeken et jusqu'au domaine des Trois Fontaines où le public accourt de plus en plus nombreux. De temps à autre, de l'autre côté, un monstre d'acier surgit de derrière un bosquet qui nous dissimule l'aéroport national. Plus loin, au-delà des épis mûrs, apparaît la tour curieuse et toute blanche de l'église de Dieghem, sanctuaire ancien que vous devez de visiter. Ce village possède en son hameau de Loo un temple moderne bâti en 1930 selon les plans de l'architecte de Ridder. Plus loin subsiste le château d'entrée, flanqué de poivrières, de l'ancien castel de l'endroit. Dieghem a conservé son moulin à eau, le Duyvemolen, qui fonctionnait déjà en 1628. Il en est d'autres encore le long de la Woluwe. Celui de Saventhem a, lui aussi, gardé sa roue métallique. Celui de Woluwe-St-Lambert, maintes fois représenté par nos peintres, fut habité par le compositeur Henri Thiébaud qui y composa sa « Passion du Christ ».

Emile POUMON.



La tour caractéristique de l'église de Dieghem. (Photo de Sutter.)

HISTOIRE D'UN SOBRIQUET BRABANÇON

NUL n'ignore que la commune de SCHAERBEEK est connue pour ses cerises, plus petites que toutes les autres, au goût un peu aigrelet et dont on fait de délicieuses confitures, des liqueurs hygiéniques et de succulentes tartes. Qui aurait pu supposer que la cerise fut rapportée d'Asie par le général romain Lucullus, après sa campagne contre le roi Mithridate et que, depuis lors, elle n'a cessé d'être améliorée et appréciée.

Mais SCHAERBEEK — plutôt ses habitants — sont affublés d'un sobriquet peu flatteur et pourtant y a-t-il un animal plus docile que l'âne ? Il suffit de le comprendre...

Les fermiers de SCHAERBEEK, jadis, employaient l'âne comme bête de somme et de trait. Cet usage remonte fort loin. Déjà en l'année 1158, il est stipulé dans l'Acte que l'animal servait uniquement au transport de grains, farines, fruits et légumes nécessaires à l'approvisionnement de BRUXELLES.

L'Ezelswech ou Chemin de l'Âne fut l'ancienne dénomination de la rue Josaphat.

L'âne était donc le réel compagnon de peine des paysans schaarbeekoïses. Jamais, ils ne l'auraient maltraité vu les innombrables services rendus. Cette amitié entre l'homme et l'animal à longues oreilles a donné lieu à pas mal de plaisanteries. C'est ainsi que l'on attribuait volontiers au maître certain défaut du serviteur et c'est à cause de cela que les habitants de la commune — surtout composés à l'époque de maraîchers et cultivateurs — furent affublés du nom peu flatteur d'Anes de Schaarbeek.

Actuellement on ne s'en offusque plus, on en rit, au contraire. Il nous fut rapporté à ce sujet qu'un tisserand d'Anvers ayant traité d'âne le doyen de la corporation, fut condamné à faire un pèlerinage à l'église St-Servais (1) qui n'était pas encore celle qui se trouvait dans la rue Teniers également disparue. C'était un édifice en style gothique très simple, datant du XIII^e siècle, flanqué d'un clocher en forme de pyramide hexagonale non dépourvu d'élégance; ce

(1) L'emplacement de l'église est marqué actuellement par l'urne offerte par M. Warocquez, placée dans la descente de l'avenue Louis Bertrand.



L'OFFICIER : Mon Père!... Comment se fait-il que vous voyagez à cheval alors que Notre Seigneur ne disposait que d'un âne ?

LE CURE BOLS : En effet, Monsieur l'Officier, vous avez raison; mais j'ai vainement cherché dans toute la région pour y trouver un âne : il paraît qu'on en a fait des officiers...

clocher fortement endommagé lors des guerres de religion du XVI^e siècle fut restauré en 1617, 1637, 1641, 1773 et entièrement reconstruit en 1842 par l'architecte Suys. La façade était ornée d'un saint Servais. Elle possédait plusieurs tableaux de maîtres attribués respectivement à Crayer, Thyssens, élève d'Antoine Van Dyck, et Langejan, élève de Rubens. Un tableau de Craeyer : « La Fuite en Egypte », fut enlevé par les républicains français en 1795. « La Vierge remettant des Clefs à saint Servais », par Crayer; « L'Annonciation », par Langejan; « Le Christ en Croix », par Thyssens; ont été transférés à la nouvelle église St-Servais.

Pour en revenir à Maître Aliboron : d'après Goyers, on donnait aux ignorants le nom d'Étudiants de l'Université de Schaarbeek. N'avons-nous pas appris — il y a bien longtemps de cela ! — dans « Le Charlatan », de J. de la Fontaine, que l'âne y est cité comme le prototype de la boulardise ? Dans l'Antiquité, le roi Midas fut affublé d'oreilles d'âne pour avoir préféré la musique de Pan à celle d'Apollon.

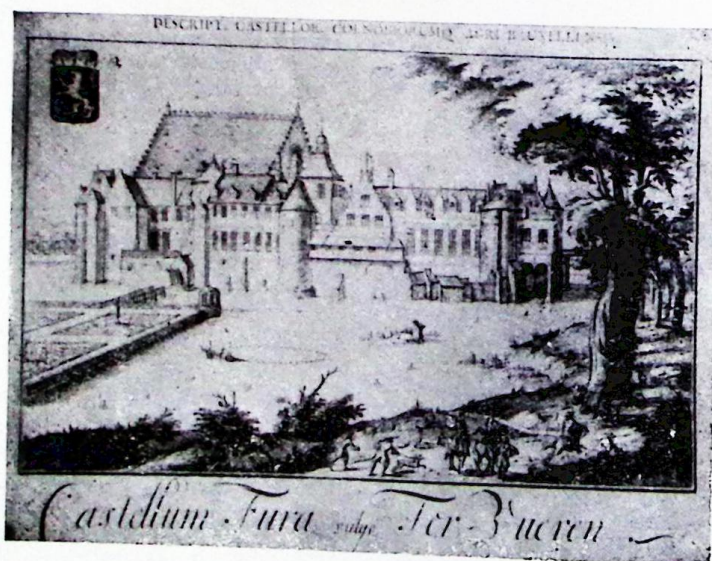
Il suffit de passer par la campagne espagnole et même dans certaines villes, pour apprécier à sa juste valeur cet humble compagnon. Patient, sous les coups dont on l'accable; sobre, laborieux, affectueux

TERVUREN

et son église ducale

Le nom de Tervuren a son origine dans deux mots flamands : *Ter* (près de) et *Voer*, appellation d'un ruisseau qui, né dans le bois des Capucins, arrose Vossem, Leefdael, Berthem, court jusqu'à Louvain, où il se perd dans la Dyle. Au XVIII^e siècle, l'histoire de Tervuren se confond avec celle de saint Hubert, qui possédait là une villa. Le 30 mai 1727, le prélat mourut à Tervuren, après avoir vu apparaître (dit la légende) dans la forêt d'Ardenne un cerf à croix lumineuse.

En face de l'actuelle caserne, les ducs de Brabant firent construire un château fortifié où ils habitèrent du XII^e au XV^e siècle. Ce *castrum* était, avec sa cour intérieure, sa chapelle castrale, entouré d'un large et profond fossé. Dans l'église paroissiale voisine, les restes de plusieurs ducs qui avaient résidé à Tervuren — notamment Wenceslas et sa femme Jeanne, Antoine, Jean IV, Philippe de Saint-Pol — furent inhumés en grande pompe. Leur Maison s'éteignit en 1430. Dans l'entretemps, Jean II et son épouse, Marguerite Plantagenet, avaient embelli le château, grâce à d'heureuses transformations. On parlait à présent d'un vrai palais. Philippe-le-Bon y fut.



Château des ducs de Brabant.

Et aussi Charles Quint. Sur l'agglomération, les guerres de Religion exercèrent leurs ravages. Peu après, les archiducs Albert et Isabelle agrandirent la demeure ducale que les Iconoclastes n'avaient pas envahie et restaurèrent la chapelle de saint Hubert, d'après les plans de Coeberger. L'euphorie cependant était passagère. Plus tard, des Calvinistes hollandais et des Huguenots français viendront, portant là leurs déprédations. Après la tempête on remit tout en état.

Au temps de la domination autrichienne. Charles de Lorraine convertit le château ducal en rendez-vous de chasse et aussi en centre d'art et d'industrie. Peu à peu, l'humidité s'infiltra dans les murs, ce qui fournit à Joseph II un excellent prétexte pour raser l'édifice. De l'ensemble, il ne reste aujourd'hui que la chapelle Saint-Hubert qui, aux regards des passants, arrondit son gracieux portail.

Dans le parc, huit années après Waterloo, un nouveau château fut construit qui occupait l'emplacement du restaurant que nous connaissons, au bout de l'avenue de Tervuren. En 1834, l'Etat belge racheta les constructions. A une trentaine d'années de là — en 1867 — le châ-

teau devint la résidence de l'impératrice Charlotte, à son retour du Mexique. Un incendie se déclara en 1879. Léopold II fit remplacer la demeure par l'édifice actuel, afin d'y installer le premier Musée colonial, préfiguration du splendide palais qui, dans un décor à la Versailles, abrite, depuis 1908, les riches collections congolaises. Dès 1897, le Roi avait — pour faciliter l'accès du Musée — créé là cette imposante avenue de Tervuren dont je viens de parler et qui, longue de douze kilomètres, constitue vraiment une artère de toute beauté.

Le charme envoûtant de Tervuren est indéniable. Il y a d'abord les souvenirs historiques qui viennent d'être évoqués. Puis, le site : forêt, étangs un peu mélancoliques où se mire la blancheur du moulin de Goordael, mieux connu sous le nom de *Maison espagnole*. Enfin, l'église, où nous allons entrer.

★

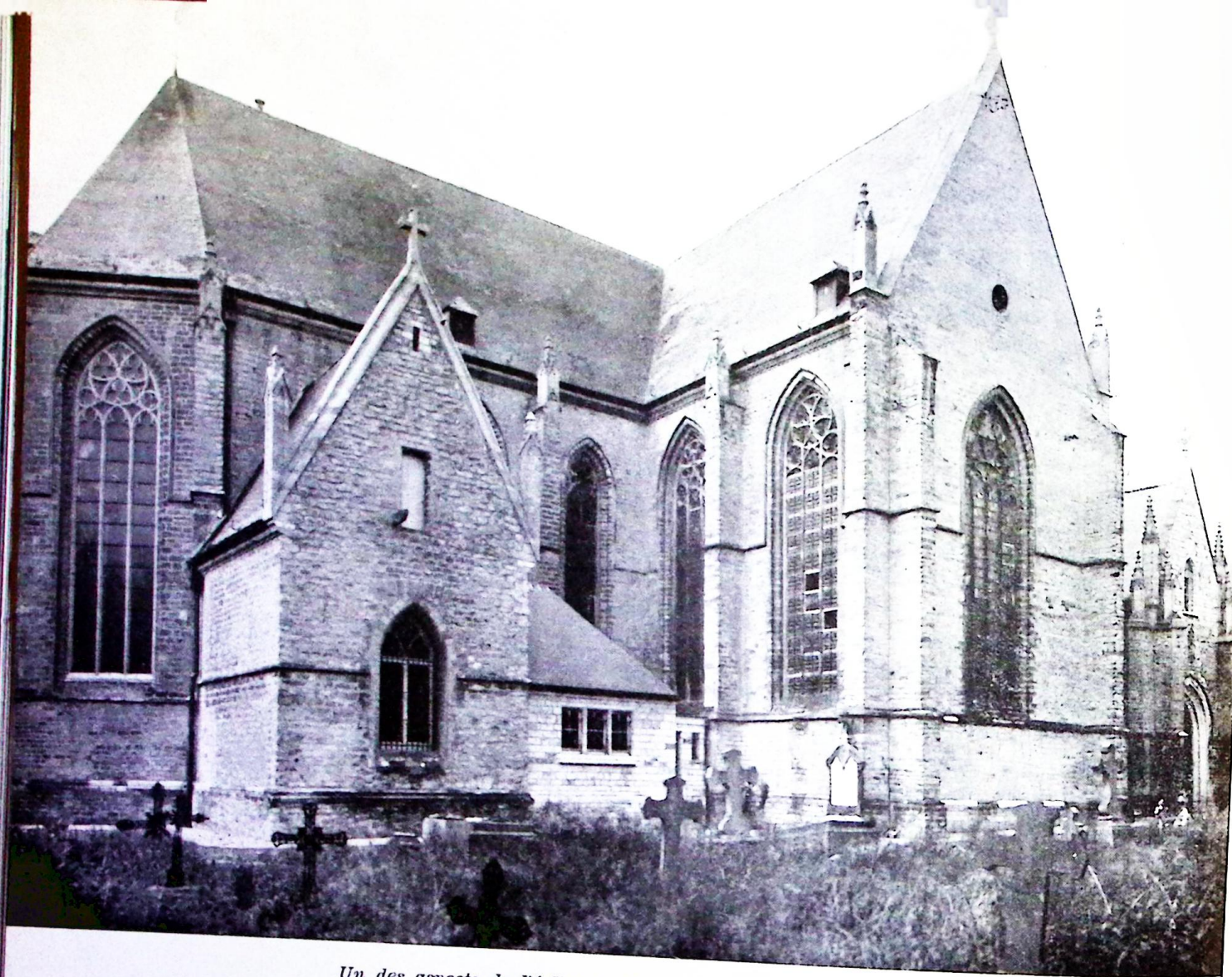
Telle qu'elle existe aujourd'hui, l'église de Tervuren se compose en réalité de deux sanctuaires élevés à des époques différentes. La construction la plus ancienne — qui date de 1200 — est située à l'ouest. L'édification du croisillon sud du transept a été commencée en 1350. Ce fut ensuite le chœur avec le croisillon nord, les nefs qui, grâce à un demi-arc, s'appuient contre l'ancienne bâtisse. Bien des malheurs ont jalonné l'existence de cette église. Les Iconoclastes la profanent en 1572 et en brûlent une partie. On la restaure en 1633 et en 1634. A peine remise à neuf, elle subit une nouvelle dévastation de la part des Calvinistes et des Huguenots que nous avons vu opérer, torche à la main, au château ducal. Les voûtes du baptistère et du porche d'entrée sont reconstruites en 1647. Toute l'église intérieure est recouverte de plâtre. En 1650 et 1652, s'effectuent la restauration de la tour et la construction d'une flèche



Statue en bois de saint Hubert, chasseur. (Photo de Sutter.)

qu'on démolit d'ailleurs — avec la tour — en 1778. Les années aidant, c'est le porche nord qui est à demi détruit et muré. On dirait qu'avec la complicité du vandalisme, on s'efforce non sans joie de réduire le sanctuaire des ducs de Brabant au rang d'une simple église de village : murs plâtrés, statues de goût douteux, colonnes alourdies de tuyauteries, quinquets à la lumière parcimonieuse.

Le nouveau curé de Tervuren, M. l'abbé Davidts, prit énergiquement l'affaire en mains, peu après son arrivée en mars 1940. Les projets de ses prédécesseurs allaient entrer dans la voie des réalisations. C'est d'ailleurs très fortuite-



Un des aspects de l'église de Tervuren après la restauration de 1948.

ment que son dessein fut mis à exécution. Au début de mai 1940, les troupes anglaises avaient fait sauter la station proche du téléphone. L'explosion causa des dégâts à l'église. Le pasteur proposa, un peu plus tard, au bourgmestre, de réparer non pas ce qui avait été abîmé, mais d'entamer purement et simplement la complète restauration de l'église. Le bourgmestre approuva l'idée, trouvant, lui aussi, que l'occasion était propice pour effectuer un travail dont on parlait depuis longtemps. Des plans, en effet, avaient déjà été dressés en 1895, sous le pastorat de M. l'abbé Van Lint, par l'architecte Capronnier. A ce moment, les subsides indispensables avaient été refusé par l'Etat. Cette fois, l'architecte Veraert, qui avait prouvé ses talents notamment à l'église de Woluwe-Saint-Lambert et à celle de la Cambre, se mit au travail. En janvier 1941, il dressa un projet

avec devis, comportant entre autres la réédification de la tour démolie en 1778. On introduisit ce projet auprès des autorités compétentes qui n'acceptèrent pas la reconstruction de la tour, ni le placement des meneaux et des rosaces dans les fenêtres des nefs. Tout le reste fut approuvé à la fois par l'Archevêché, la Commission royale des Monuments et des Sites, et la Commune. Puis, sur proposition du Secrétariat du Ministère de la Justice, les Travaux publics accordèrent les subsides nécessaires.

A ce moment, les Allemands intervinrent, qu'on n'attendait pas. Ils défendirent d'utiliser les matériaux indispensables. On dut s'incliner et espérer de temps meilleurs. C'est seulement en mai 1947 que les travaux furent entamés. La soumission avait été faite au début de l'année, avec l'intervention de l'Etat, de la Province et de la Commune.

En ce qui concerne la partie extérieure, les pinacles perdus ont été renouvelés, ainsi que des pignons sur le portail nord. Un baptistère a été construit sur l'emplacement du portail sud. On a pratiqué, en outre, la réouverture du portail nord. Tout ceci sans parler du renouvellement des gouttières et de la toiture.

A l'intérieur, tous les murs ont été décapés, les plâtrages arrachés, ce qui a permis de découvrir des traces d'anciennes peintures murales actuellement mises en valeur et représentant différentes scènes de l'Evangile et aussi celle de l'apparition du cerf à saint Hubert. Les colonnes n'ont pas de chapiteaux. C'est bien ici la seule église des environs de Bruxelles qui n'en possède pas.

Avançons maintenant jusqu'au milieu de la nef. On remarque que l'architecte de l'église ancienne a mieux réussi la construction du chœur et du transept que le reste : lignes plus accusées et, pour tout dire, plus harmonieuses. Toutes les statues sans valeur et la... quincaillerie, ainsi que les lampadaires suspendus à la voûte ont été enlevés, ce qui met aujourd'hui en valeur une église bien dégagée.

Les anciennes stalles ont été installées dans le transept, et remplacées par des stalles plus massives, correspondant mieux au cadre du chœur. En 1761, on avait muré les trois fenêtres du chœur pour permettre la placement d'un monumental autel baroque en bois. Son état de conservation est très relatif, vu la pourriture des charpentes. La Commission royale des Monuments et des Sites s'est opposée à l'enlèvement de cet autel, autorisant seulement l'ablation des deux ailes de la pièce. Ceci a permis de percer deux des trois fenêtres bou-



La chapelle Saint-Hubert, modeste oratoire où les chasseurs viennent invoquer leur saint.
(Photo C.G.T.)

chées autrefois et d'y insérer des vitraux. Le banc de communion a été conservé tel quel. Jadis adossée à une colonne de la nef, la chaire de vérité fut dressée à l'entrée du chœur, ce qui permet au prédicateur de ne pas tourner le dos à une partie de l'auditoire. Au bas de l'église, ont été dressées de belles colonnes en pierre bleue finement sculptées et qui gisaient, abandonnées, dans le cimetière attenant à l'église. Elles provenaient de l'ancien jubé construit, au XVI^e siècle, par les frères André et Mathieu Keldermans, de Louvain, et soutenaient à l'en-

trée du chœur un magnifique jubé démoli en 1739. On espérait, à cette époque, pouvoir exécuter une nouvelle balustrade pour y installer les dix-huit hauts-reliefs taillés par les mêmes artistes pour ce jubé. Le projet fut réalisé lors de la restauration récente de l'église. Ce petit monument a enrichi le sanctuaire de la façon la plus heureuse. Avec l'ancien buffet des orgues et les niches en chêne, on a constitué un nouveau buffet d'orgue qui, au-dessus de la balustrade sculptée en pierre, ne manque pas d'être remarqué par son aspect à la fois sobre et opulent.

Telle qu'elle se présente actuellement, l'église de Tervuren — pour celui qui a connu l'ancienne — est vraiment méconnaissable. Elle a un

nouveau visage, plus attirant et dépouillé de ce qui l'enlaidissait. Elle offre aujourd'hui au visiteur, la clarté rajeunie de ses pierres, la simplicité de son mobilier, dans l'éclat atténué d'une lumière qui met chaque détail en valeur.

Il n'est pas jusqu'aux abords de l'église renouée — chemins frais, massifs de fleurs jolies et pelouses — qui ne contrastent heureusement avec l'état d'abandon d'autrefois. Dans notre Brabant, grâce au zèle d'un pasteur et au talent d'un architecte, il y a une église où le bon goût naît de la pureté du style. En quittant ce beau sanctuaire, on emporte une impression durable de charme sans mélange.

Pierre GIRAUD.

Intérieur de l'église restaurée de Tervuren.



L'Exposition

“Jeune Art belge”

au Pouhon
PIERRE-LE-GRAND
à Spa



Jean-Jacques de Grave

CETTE attachante manifestation des forces jeunes de l'Art belge a été organisée en août dernier par le peintre Serge Creuz. Ce dernier avait réuni au Pouhon Pierre Le Grand les œuvres des « moins de quarante ans » chers à son cœur.

Outre Serge Creuz, l'exposition réunissait des envois de Mary Dambiermont, l'« amazone » du groupe, Philip Cape, Roger de Coninck, Jean-Jacques de Grave, René Julien, Herman Minner, Rik Poot, Roger Somville, Olivier Strebelle, Paul Van Thienen. L'affiche et le catalogue, d'une rare beauté typographique, avaient été composés par Michel Olyff. Une remarquable préface de Paul Caso présentait cette manifestation.

Ce n'est peut-être pas « tout » le Jeune Art belge, mais les très nombreux visiteurs auront retrouvé avec plaisir plusieurs artistes qui se sont affirmés au cours de ces dernières années par un talent indiscutable.

Si l'ensemble est largement figuratif, ce Salon est le reflet de toutes les tendances qui s'étalent en un large éventail, du réalisme socialiste à l'informel.

Cette diversité est le témoin de l'extrême individualisme qui marque, en Belgique comme à

l'étranger, les artistes de la génération montante : pas d'école précise, pas de contrainte, pas d'opportunisme commercial non plus. Chacun poursuit librement son but avec des moyens qu'il a choisis strictement seul.

Ces moyens se diversifient également : à la peinture à l'huile, à la sculpture traditionnelle, certains préfèrent la gravure, le dessin, la tapisserie ou la céramique.

Ces dernières disciplines, défendues comme elles le sont par les jeunes exposants de Spa, deviennent majeures et rejoignent sans aucune réserve possible le prestige des premières. C'est là incontestablement une des leçons les plus importantes de ce Salon.

Cette exposition aura été en tout point remarquable et témoigna d'une extrême ferveur artistique : rarement l'on vit qualités aussi dissemblables vibrer avec un tel ensemble. Pas une fausse note, pas une pièce médiocre.

Serge Creuz souhaitait que, de tant de talents réunis, jaillisse l'étincelle qui ranime l'intérêt du public belge vers les artistes de notre pays : cette terre qui, en art, ne doit rien à personne. La réussite, de la manifestation de Spa est certainement le début de la matérialisation de son rêve.

VISAGES DE NOS METIERS D'ART EN BRABANT

LOUVAIN,

11 avril — 2 mai;

ELEWIJT,

30 juin — 31 août;

NIVELLES,

20 octobre — 20 novembre ...

TROIS lieux et trois dates pour un grand événement : l'exposition des « METIERS D'ART EN BRABANT », première grande manifestation du Comité de Coordination de l'Office provincial des artisanats et des industries d'art du Brabant.

Oui, c'était une gageure, comme l'écrit M. Maurice-Alfred Duwaerts, secrétaire-général de l'Office, dans sa présentation du catalogue de l'exposition. « Les critères pour juger une œuvre artistique et une œuvre artisanale sont si divers, si discutés... On ne peut se permettre, dans ce domaine, de tomber dans la facilité, voire le vulgaire. Il faut bien admettre que le public est souvent mal préparé pour discerner le faux du vrai, l'authentique objet d'art artisanal de... l'ersatz ! »

Ici même, dans le numéro de « Brabant » de juillet-août dernier, nous avons, dressant le panorama des souvenirs — souvent franchement laids — de l'Exposition de Bruxelles 1958, nous avons insisté sur l'intérêt qu'il y aurait à mettre

sur pied une véritable « politique du souvenir ». Et l'exposition des métiers d'art en Brabant nous paraît être un premier — et grand — pas vers une telle politique.

Bien sûr, cette politique implique pour l'artisan un impératif : vendre. « Qui dit relance des métiers d'art, doit envisager par priorité l'écoulement de la production sous peine de faillite », écrit M. Duwaerts. Or, les débouchés existent (Elewijt l'a montré plus encore que Louvain) et la vente constitue pour l'artiste un stimulant : il a besoin de vendre, c'est pour lui un encouragement.

Mais que pensent de tout ceci les principaux intéressés, nos artisans d'art ? Et d'abord, qui sont-ils ? Que réalisent-ils ? Comment traitent-ils la matière ? Ils sont nombreux (et de grande classe) chez nous, en Brabant, et c'est eux — céramistes, émailleurs, orfèvres, maîtres-verriers, médailleurs, travailleurs du métal, tisseurs, etc. — dont nous vous proposons, à partir de ce numéro-ci, de faire plus ample connaissance.

Nous sommes allés les voir, visiter leurs ateliers, discuter avec eux afin de vous les rendre familiers et de vous faire mieux comprendre et leur art et leurs ambitions, en faisant nôtre cette réflexion — qui constitue d'ailleurs le programme d'une équipe — de l'architecte germano-américain Walter Adolf Gropius : « Nous voulons créer une nouvelle corporation d'artisans ne connaissant plus cet orgueil de classe qui érige un mur hautain et infranchissable entre artisans et artistes ».

LES CÉRAMISTES

*qui font chanter la terre...
pour le plaisir de vos yeux!*

Lentement séchées et polies, ces poteries ont été cuites une première fois au four à bois puis émaillées, décorées au pinceau et gravées à la pointe. Une deuxième cuisson de haute flamme a fait vivre les oxydes, se développer les teintes et travailler la matière. Le feu y a laissé ses morsures d'amour, les mains leur empreinte de gaucherie souriante. Si la couleur est la fête du cœur, l'esprit se complait aux lignes et la tendresse aux formes. Celles-ci ont maintenant leurs vies qui ne dépendent plus de la nôtre.

Jean RIVIER.

La renaissance de nos métiers d'art a marqué — évidemment — celle de la céramique, cet art qui remonte à l'ère néolithique et qui est donc plus ancien que la métallurgie. On ne peut guère parler de décadence : éclipse conviendrait mieux, mais c'est une éclipse qui ne date pas du XIX^e siècle qui devait amener une réaction de l'individualisme contre l'industrialisation des arts décoratifs, contre le côté purement utilitaire qu'on leur réservait dans ces « Temps Modernes » si bien moqués par Charlie Chaplin.

La renaissance dont nous connaissons aujourd'hui en Belgique le plein essor est donc un mouvement du cœur, de la sensibilité, de l'esprit individuel contre l'uniformité de la série. Pour la céramique, en tout cas, rien n'est plus vrai, mais il faut ajouter immédiatement à cela que ce cœur, cette sensibilité, cet esprit doivent être assez trempés pour résister aux aléas du métier. Jugez-en : les céramistes vous le diront mieux que moi et dans le langage qui leur est particulier.

JAN COBBAERT,

heureux seulement lorsque brûle son four...

L'AVENUE Stijn Streuvels à Kessel-Lo, en bordure de Louvain, est un havre de paix. Au centre de cette incurvée, je me trouve soudain devant une façade qui contraste avec la banalité ennuyeuse des autres : elle est riante, de style campagnard, peinte en bleu, ornée d'un grand motif en fer forgé entre deux fenêtres du premier étage, la poignée de la porte est en céramique et, au-dessus de l'entrée, apparaît une sorte de vitrail encastré dans le béton. C'est ici que demeure Jan Cobbaert, peintre, sculpteur et céramiste de grande renommée.

Il me reçoit d'abord dans son living aux fenêtres hautes et étroites donnant sur le jardin. Et, dès les premiers mots, je comprends immédiatement que j'ai devant moi un grand enthousiaste. C'est un homme de 52 ans, de taille moyenne, qui empoigne la vie à pleines mains, répand autour de lui la chaleur qui l'habite et en imprègne tout ce qu'il crée.

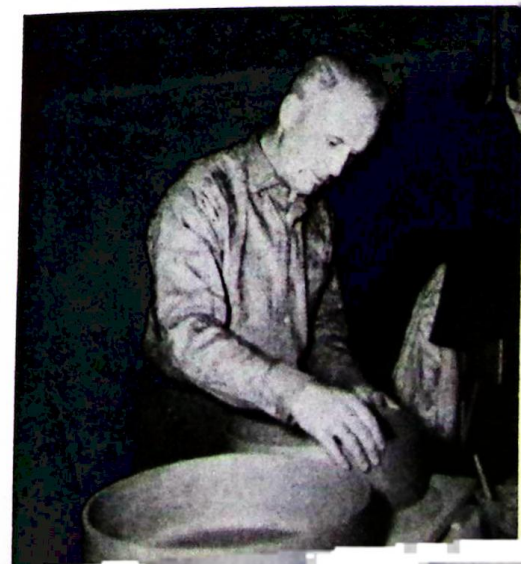
Aussi, lorsque je lui demande depuis quand il fait de la céramique, je suis certain de la réponse :

— J'en ai toujours fait !

Il s'explique :

— Enfin, presque toujours... Disons que je faisais du dessin instinctivement lorsque j'étais enfant. Mon père était très sévère et, pendant les vacances, il n'était pas question pour moi de courir les rues. Un été — j'avais 12 ou 13 ans — un ami de mon père, qui dirigeait à Louvain une usine de céramique utilitaire et de carreaux de revêtement, lui proposa : « Puisque Jan aime le dessin, il peut venir chez moi, à l'usine ». Mon père accepta, ce qui n'était pas très

« Chouette », de Jean Vanderborgh.



gai pour un jeune garçon, mais c'est là que j'ai vu pour la première fois le travail de la céramique, que j'ai vu tourner un vase, cuire un vase, etc.

Jan Cobbaert me montre une vierge à l'enfant d'un bleu pastel qui fut sa première vraie céramique et qu'il a conservée sur la cheminée de son living. Pour le jeune garçon, il y eut ensuite des études à l'Université de Louvain, puis à l'Institut supérieur d'archéologie de l'U.L.B. Par après, trois années à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles et, aujourd'hui, Jan Cobbaert enseigne à l'Académie de Louvain.

— C'est mon gagne-pain, me dit-il. Et mes tableaux, mes fers forgés, mes céramiques, c'est mon hobby, comme il y en a qui sont colombophiles, ou qui collectionnent les timbres, mais c'est un hobby auquel je me suis donné cœur et âme.

Il ajoute avec foi :

— Je ne suis heureux que lorsque mon four brûle...

Ce four se trouve dans une petite pièce au premier étage de cette jolie maison de construction récente, pièce que Jan Cobbaert consacre uniquement à la mise en place des émaux et à la cuisson.

— Avant, je faisais cuire à l'extérieur, me dit-il. Mais je n'étais jamais satisfait. Depuis que j'ai un four, je peux me livrer à toutes les expériences que je désire tenter. J'utilise des émaux à base d'or ou d'uranium dont la cuisson est évidemment fort délicate. Il suffit d'un rien pour avoir de la casse, des boursouflures, des éclats...

J'ai vu, aussi bien à l'exposition des « Métiers d'art en Brabant », qu'ici, des pièces d'un rouge tout à fait exceptionnel, d'un bleu tout aussi exceptionnel, mais tous deux caressant l'œil d'une douce chaleur. Ce rouge, en particulier, a fait beaucoup pour la réputation de céramiste de Jan Cobbaert, dont la principale préoccu-

pation est d'imposer les couleurs en profondeur, de conférer à ses émaux une transparence qui insuffle dans chaque pièce une âme (ne serait-ce pas tout simplement un morceau de l'âme de Jan Cobbaert ?), quelque chose d'attachant. Il s'efforce en outre d'améliorer les formes qu'il a créées, toujours spéciales et nouvelles.

Ces formes, le céramiste les étudie et les façonne dans le vaste grenier de sa maison, où il a installé son grand atelier. C'est là qu'il peint, qu'il forge le fer et qu'il travaille les terres glaises. Il y fait ses projets de poteries et, parfois même, lorsqu'il s'agit de sujets en céramique, des « patrons », comme une couturière. Il a voulu séparer cette préparation des pièces de leur décoration, parce que le travail de la glaise dégage trop de poussière qui gênerait les émaux en s'y déposant.

Détenteur de la médaille de l'Etat et de la ville de Louvain pour le dessin, prix de Rome de peinture en 1937, prix de la Critique en 1953, 1956 et 1957, Jan Cobbaert travaille seul et fait des pièces uniques, modelées à la main, « au doigté », comme il dit. Il a participé à de nombreuses expositions à l'étranger : Paris, Cologne, Munich, Berne, Zurich, Amsterdam, Rotterdam, Bergen, Reikjavik, Lubliana, Zagreb, Sao-Paulo, New York, Florence, Rome, La Haye, Reggio Emilio, etc. Des céramiques venaient de partir pour Montréal, lorsque je me suis rendu chez Jan Cobbaert, qui préparait son exposition personnelle pour le 28 octobre au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles. Ses céramiques y seront évidemment en bonne place.

— Mais cela, c'est vraiment de l'art pour l'art, me dit-il, car on ne peut gagner sa vie rien qu'avec la céramique. C'est un sport pour moi, je suis content lorsque je vends, mais, dans l'ensemble, je récupère l'argent engagé en matériel, en matériaux, en émaux coûteux, en électricité... Le temps que j'y passe ? Et bien, il fait partie du sport !

FRANÇOISE MINNE

qui a la nostalgie des grandes pièces

FRANÇOISE MINNE me reçoit avec toute sa timidité dans sa maison familiale de la rue Bara, non loin de la gare du Midi, à Bruxelles. Cette maison est celle d'un avocat, mais elle est beaucoup plus marquée par la présence de la jeune fille que par la profession de son père. En effet, les murs du hall d'entrée, de la

salle d'attente, de la cage d'escalier — et sans aucun doute des pièces que je n'ai pas vues — sont couverts de panneaux décoratifs en céramique. Sans aucun doute, le 20 de la rue Bara est un temple de la céramique. Mais n'est-ce pas le cas chez tous les artisans qui pratiquent cet art ?

— Depuis combien de temps faites-vous de la céramique ?

— J'ai commencé il y a huit ans, me répond-elle après avoir calculé mentalement. Mais, en fait, j'ai été relativement peu ici ce temps-là. J'ai fait de longs stages en Espagne, à Valence et à Madrid, puis en France, à Vallauris, chez le céramiste Jean Derval.

— Pourquoi avez-vous choisi ce genre ?

— Oh ! vous savez... s'écrie-t-elle avec un geste vague avant de poursuivre tout de même : J'avais fait des études d'art décoratif. La céramique était l'une des possibilités ouvertes par cette voie. Et puis ce métier me permet de gagner ma vie. En outre, j'y ai fait tout de même beaucoup de découvertes dans l'emploi du four et dans l'utilisation des couleurs. Et comme j'aime faire des expériences...

Nous descendons dans l'atelier de Françoise Minne, qui occupe deux caves : l'une est l'atelier proprement dit, l'autre, plus petite, abrite le four de 1/8^e de m³ qu'utilise l'artiste.

— Dommage qu'on ne puisse réaliser plus souvent de grandes pièces, constate-t-elle en me montrant son

four. Vous voyez, il est assez petit. Je réalise tout de même des grandes pièces, comme celle qui se trouve dans le salon d'attente, mais alors je dois les cuire partie par partie et assembler les morceaux !

Autour de nous, dans la grande cave, sur le tréteau qui en occupe le centre, sur des tables, des étagères, la cheminée, je vois de tout, des plats, des bouteilles, des vases, des coupes, des dessins, des gravures, des panneaux décoratifs... Et les motifs ? Abstraits pour la plupart, mais figuratifs pour l'art religieux. Mais n'importe comment, ce sont des pièces uniques, pour lesquelles Françoise Minne ne fait pas de projets : elle crée les formes et les décorations sur la pièce elle-même, sans préméditation, avant de la mettre au four pendant deux jours pleins.

— Travaillez-vous seule ?

— Oui, en général... Parfois avec des copains... Je vais faire de la sculpture à l'Académie de Bruxelles où j'ai conservé une loge.

— Mais, en céramique, que faites-vous de préférence ?

— Des panneaux décoratifs, mais j'aimerais surtout me consacrer à l'art religieux. C'est un peu pourquoi je compte participer à l'initiative du curé Cornerotte. Il est lui-même artiste : il sculpte et fait de la céramique.

JEAN VANDERBORGH, T,

ou la fantasmagorie du monde animal

AU troisième étage du 204, rue Edith Cavell, à Uccle, j'ai visité un zoo assez exceptionnel : c'est celui qu'a patiemment rassemblé dans son appartement confortable, le céramiste Jean Vanderborgh, qui m'y reçoit, secondé par une épouse attentive. Tous deux vivent au milieu de cette ménagerie fantastique où je vois pêle-mêle chevaux, rhinocéros, oiseaux, chouettes aux visages de vieilles femmes, poissons de céramique sortis de l'imagination de cet homme paisible de 63 ans qui éprouve une grande pudeur à se raconter, à se confier au curieux qui essaye de le confesser.

Mais, au fait, depuis quand vivent-ils avec ces compagnons insolites, scintillant de toutes parts selon les feux du soleil qui, précisément, joue à cache-cache dans les nuages ?

— Comme vous le voyez aussi, je suis peintre, m'explique-t-il. Mais, pendant la guerre, je me suis trouvé sans rien à faire. Moralement, j'étais chômeur... Physiquement aussi d'ailleurs. J'ai eu alors l'idée d'acheter un four, en même temps que Pierre Caille. Nos deux fours sont venus ensemble de la région namuroise à Bruxelles sur une plateforme de vicinal. Ce fut toute une aventure. C'est comme cela que nous avons commencé à faire de la céramique. Mais la terre était rare et les émaux manquaient à peu près totalement...

Jean Vanderborgh revit avec émotion cette « aventure » des temps héroïques.

— J'ai fondu les émaux en bas, dans les caves, avec Jack Jefferys, qui est mort à présent. Il fallait tripoter (Mme Vanderborgh pense — elle m'en parlera plus tard — à ses assiettes et à ses couverts sacrifiés à cette époque sur l'autel de la céramique). Les oxydes de métaux manquaient... L'oxyde de plomb pour faire fondre l'émail. Je protégeais mes yeux avec de vieilles lunettes d'automobiliste d'avant la guerre de 14-18 !

— Que « fabriquez »-vous au début de cette nouvelle carrière ?

— Oh ! des petits pots, des assiettes, des vases, comme tout le monde. Après la guerre, ce fut plus facile. J'ai commencé alors mes animaux. Beaucoup d'oiseaux, des poissons, des têtes de chevaux, des monstres comme ceux des gargouilles. De plus, comme j'ai toujours peint,



j'ai appliqué cet art à la céramique : j'ai peint aux émaux sur des plaques de terre cuite.

Et ce n'est pas le moindre attrait du talent de Jean Vanderborcht. Il me montre quelques tableaux ainsi composés, avec cet avantage sur les toiles que la couleur acquiert ici la profondeur grâce à une transparence propre aux émaux bien traités.

— Ce sont toujours des études de personnages très interprétées. Il y a une recherche de stylisation, un peu de synthèse, mais jamais de figuration réaliste. Parfois du non-figuratif...

— Vous ne faites que des pièces uniques ?

— Je ne cherche jamais à faire deux fois la même chose. Me répéter ne m'intéresse pas.

— Quel est votre point de départ ?

— Je fais toujours un projet, mais pas très affirmé. C'est un croquis avec une vague indication des volumes. Le véritable départ, c'est évidemment la terre. C'est une matière lourde en elle-même. La peinture a ses ombres et un jeu de lumière qui lui sont propres. En céramique, les ombres et les lumières ne jouent plus de la même façon. C'est pourquoi j'ai jugé utile d'ajouter, par exemple, la tête de ces personnages.

Jean Vanderborcht me montre un groupe représentant trois footballeurs se disputant un ballon : leurs têtes, de même que le ballon, sont des anneaux. Le céramiste estime arriver ainsi à une légèreté inaccessible avec des formes pleines.

— Ce sont là, dis-je, des expériences plastiques. Ententez-vous également dans l'emploi des émaux ?

— Bien sûr. J'aime parvenir à une trouvaille dans cette matière. Je fais des expériences qui sont parfois terriblement audacieuses, d'où la nécessité pour moi de rectifier le tir au fur et à mesure, et cela d'autant plus que, chez moi, la couleur n'est jamais celle qui sort du pot. C'est pourquoi, il m'arrive de recuire mes pièces trois, quatre et même cinq fois. C'est indispensable pour obtenir les plaques. Pour les animaux, c'est parfois une réussite du premier coup mais...

MAX VAN DER LINDEN,

un Brecht chrétien et humaniste à Nodebais

VOUS suivez « le béton », comme disent les habitants de Nodebais en parlant de la route qui mène au « château », puis vous montez un chemin pavé et vous parvenez à une de ces grandes fermes du Brabant wallon aux murs impeccablement passés à la chaux et derrière laquelle apparaît le toit de la vaste demeure familiale. C'est dans une dépendance austère de ce domaine que vous trouverez Max Van der Linden.

Il y a d'ailleurs dans le parc suffisamment d'enfants pour vous indiquer la maisonnette de « Micky ». C'est là que le céramiste œuvre depuis sept ans. Après des études gréco-latines, de philosophie, de philologie et de théologie, Max Van der Linden a suivi pendant trois ans le cours de céramique de l'Institut National Supérieur des Arts Décoratifs de l'abbaye de la Cambre, à Ixelles. Il y découvre un maître, Pierre Caille, qui le découvre à son tour. Il travaille ensuite aux usines de porcelaine de Baudour pour y faire des modèles. Cela dura également trois années, puis ce fut le retour à Nodebais, la terre natale. Il a aujourd'hui 37 ans... sans les paraître malgré la gravité de son visage.

— J'ai toujours eu le goût de la céramique, m'explique-t-il. Elle représente pour moi à la fois la forme et la couleur. J'aime la terre, mais je ne fais pas de poterie, uniquement de la sculpture, des hauts-reliefs.

En fait, Max Van der Linden, attiré dès son jeune âge par l'art religieux médiéval, tente de le prolonger dans une matière qui lui est chère.

— J'éprouve le besoin de raconter quelque chose, me dit-il. Je n'aime pas les abstractions... Entendons-nous,

— ... Mais c'est exceptionnel, coupe Mme Vanderborcht, car mon mari est rarement satisfait de ce qui sort du four après une ou deux cuissons. Parfois, je trouve une pièce vraiment très belle. Le lendemain, je la découvre en morceaux : il l'a cassée parce qu'elle ne lui plaisait pas !

— C'est donc votre goût qui compte avant tout ? dis-je au céramiste.

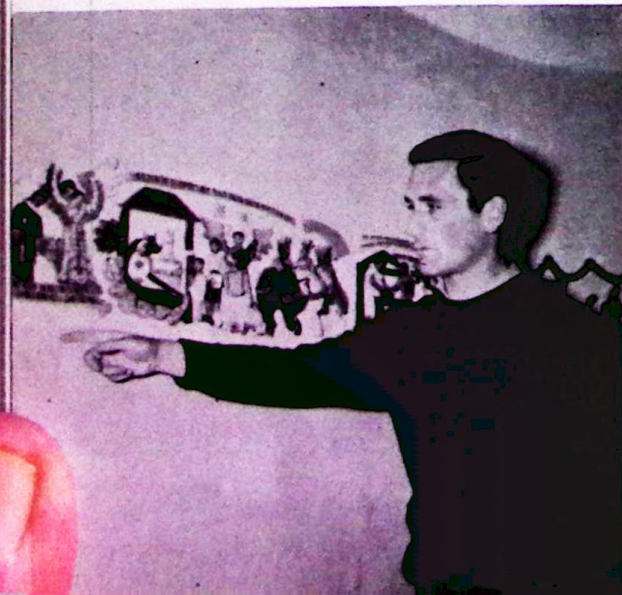
— Je ne puis faire de concession aux goûts des autres. J'ai une idée et j'exprime ce que je ressens en moi-même de la façon la plus fidèle possible et sans me soucier de l'opinion des autres.

Aussi Jean Vanderborcht ne fait-il pas de publicité pour vendre. Lorsqu'il vend, c'est par les expositions telles que celle des « Métiers d'art en Brabant », et par les siennes bien entendu. En 1957, il montra pour la première fois l'ensemble de sa production. Il récidiva en 1959, avant d'emmener ses œuvres à Paris, en 1960, où elles furent présentées à la galerie Bernheim et y connurent un réel succès. Il prépare une nouvelle exposition bruxelloise, qui se tiendra en décembre prochain au Cheval de verre, sa galerie préférée.

Disons enfin que Jean Vanderborcht était l'auteur de la Vénus qui ornaît le pavillon « Luxe et Parure » de l'Expo 58.

— C'était une stylisation de Vénus, m'explique-t-il. Une céramique de 2 m 50 de haut, pesant 700 kilos. Elle avait été placée au centre d'un bassin, dans une coquille, et elle était éclairée de façon très heureuse.

Si elle n'avait été brisée dans le transport lors de la démolition du pavillon, cette Vénus aurait fait figure de reine au royaume enchanté et poétique de Jean Vanderborcht, dans cette ménagerie féerique d'animaux de feu, flammés comme le sont les personnages des tapisseries de Mary Dambiermont, mais il n'en reste que le socle, la coquille d'où la déesse de la Beauté était née, qui commence à se couvrir de poussière tout à côté du four de Jean Vanderborcht...



je les admire... chez les autres ! Moi, j'aime l'anecdote... Regardez...

Il me montre, à l'étage de sa maisonnette — étage qui doit devenir sa salle d'exposition — un haut-relief relatant la vie de saint Alexis, un autre celle de saint Sébastien, patron du Grand Serment de Bruxelles — dont, soit dit en passant, les dirigeants lui ont déclaré sans gêne : « Qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse avec ça ? ». L'artiste a exécuté également le reliquaire de saint Corneille pour l'église de Tourinnes-la-Grosse : ce fut son premier travail important auquel il a conféré l'aspect d'une châsse moyenâgeuse tout en la marquant résolument de son art actuel.

— Je prépare en ce moment une vie de Mozart, qui sera exposée à Salzbourg à l'occasion du prochain festival. C'est un sujet qui me hantait depuis longtemps. Mais je peux passer des années à y réfléchir lorsque je suis ainsi attiré par un thème.

Cependant, ce que Max Van der Linden considère comme le travail le plus important qu'il aie réalisé jusqu'ici, c'est la décoration — et la restauration — de la chapelle de Notre-Dame du Bon Secours, qu'il veut me montrer.

Pendant que nous marchons, j'observe cet homme fascinant : cheveux noirs plaqués, yeux ardents enfoncés dans la tête, Max Van der Linden parle avec la ferveur qui baigne son visage austère.

— La céramique fait partie d'un ensemble pour moi, m'explique-t-il tandis que nous gagnons la chapelle à travers pâtures et bois. Il faut vous dire que je suis très attaché à cet endroit et que j'essaie d'apporter quelque chose aux habitants de Nodebais. C'est pour eux que je fais de la céramique et je la fais de manière à ce qu'ils la comprennent. De même, nous nous réunissons chez moi à une dizaine pour passer les soirées. Nous abordons tous les problèmes, nous parlons d'art, de théâtre, de cinéma — nous sommes passionnés par le cinéma — de musique, de littérature... et s'ils veulent parler de Dieu, je les laisse faire... Je suis moi-même croyant, ajoute-t-il (et je sens que ces quelques mots cachent une foi profonde.) Nous écoutons des conférences, nous avons formé un orchestre qui anime les bals, nous faisons du sport, du tennis, nous jouons également des pièces de théâtre...

— Que peut-on jouer à Nodebais, sinon les vieux mélés que montent toutes les troupes de villages ?

Max Van der Linden regarde avec pitié le citadin qui vient d'émettre une telle opinion :

— Précisément non ! reprend-il. Nous nous efforçons de monter des « choses » bien, mais compréhensibles pour tous. C'est ainsi que nous avons présenté « Douze hommes en colère », en tentant de maintenir chacun dans son personnage réel : un ouvrier tenait le rôle de l'ouvrier ; un étudiant en architecture, celui de l'architecte ; mon frère, qui est ingénieur, celui de l'ingénieur...

Peu après la catastrophe de Marcinelle, Max Van der Linden a voulu dégager lui-même la leçon de solidarité humaine de cette tragédie : ce fut un spectacle intitulé « Bois-du-Cazier », que la troupe présenta aux villageois. Violoncelliste, Max Van der Linden fait pour l'orchestre les arrangements de vieilles chansons françaises.

Tel est donc l'ensemble didactique dans lequel vient s'inscrire la céramique de Max Van der Linden. Mais ne nous méprenons pas sur le sens à donner à ce didactisme : ce n'est aucunement celui d'une école primaire mais bien celui de Bertold Brecht, que mon hôte ne connaît pourtant que de nom.

— C'est, si vous voulez, me dit encore Max Van der Linden alors que nous parvenons à la chapelle, une espèce d'humanisme. J'ai besoin d'être avec eux, qu'ils me comprennent.

Voici la chapelle de Notre-Dame du Bon Secours, en briques blanches à la chaux, avec son toit et son auvent couverts d'ardoises, sa croix sur le pignon, sa vieille porte que Max Van der Linden pousse pour faire apparaître à mes yeux ce qu'il a fait de plus important aux siens. Les murs ont été peints en beige, l'autel a été refait en lui donnant la forme d'un cube, que l'artiste a bordé de petites céramiques multicolores. Il y a replacé, dans un cadre de fleurs de céramiques, l'effigie de la Vierge datant de l'époque d'Albert et Isabelle et, derrière cette effigie, il a raconté la vie de Marie dans une frise de céramique épousant l'arrondi du chœur. Les motifs décoratifs de la robe de la statue se retrouvent dans la fresque, mais les attitudes de Marie, de Joseph, de Jésus et des autres personnages sont ceux des habitants de Nodebais. Et ceux-ci ont pu se retrouver dans les deux fresques qui ornent les murs de la nef : ce menuisier qui scie du bois, c'est Marcellin Ginisse ; le menuisier de Nodebais et sa machine est identique à celle que Max Van der Linden a représentée en céramique ; cette vieille femme avec sa vache et son mouton, c'est la fermière Malvina Van Meerbeek, dont le fils fait partie du groupe de « Monsieur Micky », et qui est très fière d'avoir son portrait sous la protection de la Dame de la chapelle ! Nodebais compte cinq cents habitants, bon nombre se retrouvent ici dans leurs activités, celles des champs principalement, et dans le chatolement des couleurs que le regard sans défaut du céramiste a transposées sur la matière.

En m'éloignant pour reprendre la route de la capitale, je pense que nous allons bien loin pour visiter une autre chapelle restaurée, celle des Pêcheurs à Villefranche-sur-mer, décorée par Jean Cocteau, alors que, à trente-cinq kilomètres de Bruxelles...

Voici donc les portraits de quatre céramistes du Brabant qui se sont consacrés à la décoration pure et dont vous avez pu admirer les œuvres à Louvain, à Elewijt et à Nivelles. Dans un prochain numéro de « Brabant », nous éclairerons six autres visages d'artistes qui, eux, se sont tournés vers la céramique utilitaire.

Enquête menée par Robert GOFFAUX
(Photos de l'auteur.)



Pour Loupoigne ...

Paisible village brabançon voisin de Genappe, Loupoigne écoute chanter le vent dans les arbres et, entre deux rives herbeuses, l'eau d'une rivière encore proche de sa source : la Dyle.

Bien que mutilé, le site villageois garde encore beaucoup de séduction. Il est peut-être encore temps de sauver ce qui n'a pas été inutilement détruit.

Des travaux sont actuellement en cours et risquent fort, hélas, de défigurer à jamais l'avenante petite localité. On construit une nouvelle route, dont l'utilité est contestable, et les habitants de Loupoigne s'inquiètent des bouleversements paysagers que l'entreprise ne peut manquer de provoquer.

Traduisant le sentiment général, le poète Jules Minne, natif de Loupoigne, a écrit le beau thème suivant :

Ils ont détruit le vieux village,
Ses arbres, témoins trop chargés
D'aube et de soir où trop de branches
Vers le soleil voulaient monter...
Ils ont détruit notre visage
Parmi le vent de nos vergers
Et jusqu'à l'ombre des peupliers
Pour creuser des chemins sans âges
Vers d'anonymes bâtiments.

Ils ont volé l'âme du temps
Qui rôdait parmi les feuillages
Et l'imperceptible présence
D'un ciel façonné jour à jour
Où l'homme venu de l'enfance,
Par les pierres de son labeur,
Avait créé son paysage
Où tout était pareil encor
A son espoir, à son amour.

Souhaitons que le passé, dont use le poète, ne soit jamais le temps verbal justifié par la situation et que Loupoigne conserve ses hauts peupliers, les méandres de sa rivière et ses fermes blanches formant, avec l'église, un si ravissant tableau !

Joseph DELMELLE.

POUR LOUPOIGNE, VILLAGE MUTILE PAR LA CONSTRUCTION DE ROUTES INUTILES.

Ils ont détourné la rivière
Trop lente et riche en ses tournants
De refléter tant de lumière...
Et tout poursuit un autre cours
Vers l'inhumain... dans ce désert
Où meurt le jour indifférent
A tout ce qui fit notre terre
Et les moissons de notre sang.

Ils ont détruit le vieux village
Et marchandé son cœur vivant.

Le 25^{me} Anniversaire de notre fédération

La féerie «Bruxelles, ville royale»

sur la

Grand-Place

UN public nombreux a assisté le 1^{er} septembre au beau spectacle de « son et lumière », intitulé « Bruxelles, ville royale », donné Grand-Place à l'occasion du 25^e anniversaire de notre fédération.

Mieux qu'une séance académique, cette féerie lumineuse, sonore et historique — et qui sera réservée aux fêtes nationales — rehaussa cet anniversaire d'un éclat particulier.

La Fédération touristique se devait d'appuyer cette réalisation heureuse de la capitale, qui évoque les principaux hauts lieux de l'histoire, en recourant aux procédés parfaitement mis au point des effets sonores et lumineux.

Cette manifestation touristique de grand style dans le cadre prestigieux de la Grand-Place a été réalisée par les services techniques de la Ville de Bruxelles, d'après une idée de Marcel Van Mossevelde, ingénieur-directeur de la Régie de l'Electricité, et un scénario de Marianne André.

« Bruxelles, ville royale » est une fresque historique, qui débute par la légende de Sainte-Gudule et la naissance de la cité, consacrée par la charte du duc Henri I^{er}, octroyée en 1229. Elle se termine après la première guerre mondiale, avec l'évocation de l'attitude héroïque du bourgmestre Max et du cardinal Mercier et le retour du Roi-Chevalier Albert I^{er}.

Parmi les épisodes les plus saillants citons encore : la révolte plébéienne de 1421, les fastes de l'Omme-gang, la conjuration des gueux « fidèles jusques à la besace », l'exécution des comtes d'Egmont et de Hornes, le bombardement de la Grand-Place par le maréchal de Villeroij.

Ce bombardement, et l'incendie qui en résulte, sont évoqués par des feux de bengale, descendant en cascade des balcons de l'hôtel de ville, des fusées

lumineuses rappelant les boulets et venant s'écraser sur le pavé.

Des mannequins télécommandés font leur apparition sur les balcons de l'édifice communal, entre autres Henri I^{er}, Philippe le Bon, Charles Quint et sa cour, les archiducs Albert et Isabelle, entourés de leurs dignitaires. La statue de Charles de Lorraine est opportunément découverte par un projecteur. La révolution de 1830 est évoquée par les échos de la « Muette de Portici ».

L'apothéose de « Bruxelles, ville royale » rappelle nos premiers chefs d'Etat et les grands bourgmestres de notre capitale pour s'arrêter, en 1918, avec le triomphal retour en leur bonne ville du roi Albert et de la reine Elisabeth, des trois princes royaux. Tandis que s'élève un grand drapeau tricolore, les chants de la victoire sont diffusés d'une façon stéréophonique.

« Bruxelles, ville royale » est une leçon d'histoire et une leçon de beauté et d'art. La Grand-Place, une fois de plus, est mise en valeur par les moyens modernes de lumière et de son. Bruxelles, chef-lieu du Brabant et carrefour de l'Europe, a un passé prestigieux, que ce « son et lumière » a évoqué par des coups de pinceaux lumineux sur l'écran de pierres, formé par cette extraordinaire façade de l'hôtel de ville.

La représentation de gala du 25^e anniversaire de notre fédération touristique a été suivie d'une réception brillante en la Maison du Roi, où notre président, M. Edgar Spaelant, député permanent, a accueilli nos nombreux invités en compagnie des membres de notre Conseil d'Administration et de M. Cooremans, bourgmestre.

**Mlle YVONNE du JACQUIER
EST NOMMEE
CONSERVATEUR
DU MUSEE CHARLIER**

Le Conseil communal de Saint-Josse-ten-Noode a nommé au cours de sa séance du 6 septembre 1961, Mlle Yvonne du Jacquier (Emma Lefebvre), conservateur du Musée Charlier, fonctions qu'elle occupait à titre intérimaire depuis le 1^{er} novembre 1960, son prédécesseur M. José Camby ayant pris sa retraite.

Mlle du Jacquier, qui est également archiviste communale et dont nos lecteurs ont déjà pu apprécier les chroniques relatives au passé de Saint-Josse, est membre de l'Association des écrivains belges, du Pen Club de Belgique et d'autres sociétés littéraires. Elle est l'auteur de nombreux ouvrages historiques, folkloriques et artistiques.

Le nouveau conservateur a organisé pour la saison prochaine toute une série de manifestations culturelles qui auront lieu au musée dans un cadre rénové.

**LE GRAND PRIX DE POESIE
D'OUISTREHAM-
RIVA-BELLA**

Afin de compléter les manifestations ayant animé sa saison balnéaire 1961, la municipalité d'Ouistreham-Riva-Bella (Calvados) a créé un Grand Prix de Poésie sur le thème : « La mer et les bateaux ».

Réuni au Casino municipal, le jury a désigné les lauréats de cette compétition poétique :

- Grand Prix : Louis Guillaume, de Vincennes;
- Premier prix : Joseph Delmelle, de Bruxelles 3;
- Second Prix : Marie-Jo Gobron, d'Eeklo.

Les œuvres primées ont été publiées, en recueil, par les soins de la municipalité d'Ouistreham-Riva-Bella.

**HOMMAGE AU FONDATEUR
DE LA « LIGUE DES AMIS
DE LA FORET DE SOIGNES »**

La manifestation annuelle du souvenir au fondateur de la « Ligue des Amis de la Forêt de Soignes » aura lieu le dimanche 8 octobre, à 14 h 30, à la source du Sylvain près du Rouge-Clôître. Une promenade pédestre d'une heure terminera la journée.

**LITTERATURE
FERROVIAIRE**

Le Prix du Directeur Général de la Société Nationale des Chemins de Fer belges, d'un montant de 10.000 F, a été remis, au cours d'une cérémonie qui s'est déroulée à Bruxelles à la Direction de la S.N.C.B., à Mia Simon, auteur d'un récit : Omer Valois, Machiniste, narrant une vocation ferroviaire.

Mia Simon avait publié précédemment deux romans et trois recueils de poèmes. Artiste-peintre, elle a exposé, outre à Verviers — où elle est née — dans de nombreuses localités du pays.

Le jury a également accordé une mention spéciale à Joseph Delmelle pour son manuscrit : *Le Voyage russe*. Cette œuvre raconte les mésaventures d'un ingénieur liégeois qui, en 1870-1871, se rendit en Russie afin de coopérer à la gigantesque entreprise visant à doter l'empire du Tzar d'un réseau ferroviaire.

Les œuvres de Mia Simon et de Joseph Delmelle seront publiées en feuilleton dans les revues *Le Bail* et *Het Spoor* au cours de l'année 1962.

L'AUDIOTHEQUE

La collection anthologique de l'Audiothèque, dirigée par le poète Géo Libbrecht, vient d'accueillir des Poèmes Choisis de Joseph Delmelle.

Outre une sélection de poèmes extraits des divers recueils publiés à ce jour par Joseph Delmelle, la plaquette contient un portrait de l'auteur, un fac-simile et une notice bio-bibliographique.

DES REVUES POUR VOUS

AUTO TOURING

Revue mensuelle du Touring Club de Belgique — 67^e année, nos 8-9 — Les vallées du Riesling et du Traminer en Alsace. — Les vallées de la Sambre et de l'Eau d'Heure. — Le château et l'église de Ham-sur-Heure. — Alexandre Dumas, touriste prestigieux, conduisit une mission officielle en Algérie et visita la Russie. — A la découverte du Flamenco. — Les panneaux sculptés de l'église abbatiale de Ninove. — L'auto-route de l'Esterel. — C'est peut-être à Ligny que fut perdue la bataille de Waterloo. — A quand la liaison Londres-Paris par le tunnel sous la Manche ? — Olympie, dieux et sites vivants.

PROVINCE DE LIEGE

Revue illustrée de la fédération touristique de la province de Liège — 13^e année, n° 23 — Victor Hugo au pays de Liège. — L'église romane de Xhignesse. — Le bois ensorcelé de Gueuzaine.

**EXPOSITION
D'ART BRABANÇON
A BRUXELLES**

L'Exposition que la Province de Brabant organise annuellement et à laquelle peuvent participer les peintres, sculpteurs, architectes et artisans d'art nés ou domiciliés dans la Province, dont les œuvres auront été agrées par un jury, se tiendra au Palais des Congrès (Mont des Arts), du 28 octobre au 18 novembre 1961 inclusivement. Cette exposition d'art sera accessible au public tous les jours à partir du 30 octobre de 10 h à 17 h 30, les 1^{er} novembre et dimanches exceptés.

A cette occasion, un concours doté de trois prix respectivement de 15.000, 10.000 et 5.000 F sera organisé entre les artisans d'art admis à l'exposition.

**PROMENADES
A TRAVERS BRUXELLES**

La « Ligue des Amis de la Forêt de Soignes » organisera des visites guidées itinérantes à travers Bruxelles.

La première de ces promenades partira le samedi 21 octobre, à 14 h 30, de la place du Trône — monument de Léopold II — pour se terminer à la Grand-Palce. En cas de mauvais temps les participants s'attarderont plus longuement dans les églises intéressantes sur le parcours. La promenade du 21 octobre sera conduite par M. Jean Vin.

CALENDRIER TOURISTIQUE ET FOLKLORIQUE

OCTOBRE 1961

- 1 HAL : Grand Tour de Notre-Dame de Hal.
- 1-2 HOEILAART : Fêtes annuelles de propagande du raisin et du vin belges (le 1^{er} oct., à 15 h. cortège).
- 1 NIVELLES : Grand Tour de Ste-Gertrude. Foire communale d'automne.
- 2 DILBEEK : Grande foire annuelle.
- 11 DIEST : Grande foire aux chevaux et foire commerciale.
- 20 au 20/11 NIVELLES : Exposition de métiers d'art du Brabant (Hôtel de Ville).
- 30 au 18/11 BRUXELLES : Exposition d'art brabançon (Palais des Congrès).

NOVEMBRE

- 1 DIEST : Pèlerinage à la chapelle de « Tous les Saints ». Foire annuelle.
- 3 BRUXELLES : A l'église Notre-Dame du Sablon : Messe solennelle de Saint-Hubert et bénédiction des pains.

- 5 MONTAIGU : Procession aux chandelles.
- 5 NIVELLES : Concours de mangeurs de « Tarte al'djote ».
- 5 TERVUREN : Fête de saint Hubert. Messe en plein air. Bénédiction des chevaux et des chiens.
- 11 LEEUW-ST-PIERRE : Foire annuelle.
- 12-13 GANSHOREN : Fêtes de la St-Martin. Sortie du cortège folklorique.

DECEMBRE

- 1 MEISE : Pèlerinage des forgerons et propriétaires de tracteurs à la chapelle St-Eloi (Hasseltberg).
 - 24 Dans les églises : Messe de minuit.
- BRUXELLES : « Féeries de Noël ».

JANVIER 1962

- 6 Cortèges des « Rois Mages ».
- 28 GAMMERAGES : Fête folklorique à l'occasion de la Saint-Paul. (Cette coutume remonte à l'année 1382.)

FEVRIER

- 2 LOUVAIN : Fête patronale de l'Université. Messe solennelle en la Collégiale Saint-Pierre. Cortège.

MARS

- LOUVAIN : Toute la durée du mois : Pèlerinage à la chapelle de Saint-Joseph.
- 8 DIEST : Première grande foire aux chevaux et foire commerciale.
- 11 NIVELLES : Cortège carnavalesque.
- 25 BRUXELLES : Pèlerinage à saint Christophe. Bénédiction des véhicules devant l'église de la Chapelle (spécialement les autocars).

*Cotisation
pour 1962 :
80 F*

Nous prions nos membres de vouloir bien, dès à présent, songer au renouvellement de leur cotisation et de verser la somme de 80 F au C.C.P. n° 1857.76 avant le 15 décembre prochain.

EN L'HOTEL DE VILLE DE NIVELLES,
DU 20 OCTOBRE AU 20 NOVEMBRE

**3^{ME} EXPOSITION
DES MÉTIERS D'ART BRABANÇON**

Participez aux promenades de la « Ligue des Amis de la Forêt de Soignes »

8 octobre (dimanche). — Dép. à 10 h 10, Gare du Midi (rue de France) en tram vicinal « L » pour Gooik (arrivée à 10 h 53). Stuyvenberg, Berrevoetshoek, Lombeek-Ste-Marie (Eglise du XIII^e siècle, magnifique retable de 1520). Repas. Borght, Lombeek, Loddershoeck, Lombeek-Ste-Catherine, Ternat. Retour en train ou en autobus. Pilote : **M. Bernaerts.**

12 octobre (jeudi). — Dép. à 10 h 30, Boitsfort, Place Wiener, Etang du Moulin, Vuylbeek, Sentiers des Bouleaux et de la Reine, Espinette Centrale, Repas **Au Nouveau Chalet**; Holleken, Linkebeek, Uccle-Calevoet. Pilote : **Mme Vanden Brugge.**

15 octobre (dimanche). — Colorations automnales au Bois de Hal. — Dép. à 10 h 23, Gare du Midi en train pour Braine l'Alleud (arrivée à 10 h 40), Neuville, Hautmont, Ferme Le Chinois, Wauthier-Braine, Repas au **Café de la Concorde**, Grand-Place (vivres à emporter). Ferme Cour au Bois, Bois de Hal, Keldergat, Grootheide, Tournepe. Retour en autobus. Pilote : **M. Bernaerts.**

Pour rejoindre : Gare du Midi, train à 11 h 32. (Uccle-Calevoet à 11 h 40) pour Braine l'Alleud (arrivée à 11 h 56) ensuite autobus « Tubize » pour Wauthier-Braine (arrivée à 12 h 22).

19 octobre (jeudi). — Dép. à 10 h 30, Uccle-Calevoet, Drogenbos, Vallée de la Senne, Beersel. Repas **Chez Deneyer**. Meigemheide, Alseberg, Rhode-St-Genèse. Retour en train ou en tram. Pilote : **Mme Vanden Brugge.**

22 octobre (dimanche). — Colorations automnales. (Forêt de Soignes). — Dép. à 10 h 24 à la Gare du Quartier Léopold (Etterbeek à 10 h 27) en train pour Groenendaal (arrivée à 11 h 36), Hoellaart, Terheiden, Baekenbos, La Hulpe. Repas **Aux Trois Colonnes** (vivres à emporter). Drève Joséphine, Wandelle, Drève de la Meute, Froide Vallée, Drève des Croisades et Haeken-Staeken, Groenendaal. Retour

en train ou en autobus. Pilote : **M. Bernaerts.**

Pour rejoindre : Place Flagey XL, autobus à 12 h - 12 h 45. La Hulpe à 12 h 29 - 13 h 14.

26 octobre (jeudi). — Colorations automnales. Bois de Hal. — Dép. à 10 h 06, Gare du Midi en train pour Hal (arrivée à 10 h 19), Essenbeek, Bois de Hal. Repas **Au Kapittel** (vivres à emporter). Zig-zags dans le bois, Tournepe. Retour en autobus. Pilote : **Mme Vanden Brugge.**

29 octobre (dimanche). — Dép. à 10 h 30, Boitsfort, Place Wiener, Etang du Moulin, Vuylbeek, Vallons des Bouleaux et St-Michel, Espinette Centrale. Repas **Au Nouveau Chalet**. Holleken, Linkebeek, Uccle-Calevoet. Pilote : **Mlle Lecloux.**

1^{er} novembre (Toussaint). — Dép. à 10 h 30, Place Vanderkindere à Uccle. Trams 6, 8, 10, 11, 90/91, Sukkelweg, Château de Boetendael, Crabbegat, Kamerdelle, St-Job. Repas **Au Nouveau Balai** (vivres à emporter). Moulin Rose, Linkebeek, Ferme de Schavye, Kleetbos, Termeulen, Rhode-St-Genèse. Retour en train ou en tram. Pilote : **M. Bernaerts.**

Pour rejoindre : Place Danco à Uccle-Globe. Autobus « Vivier d'Oie », service intensif.

2 novembre (jeudi). — Dép. à 10 h 30, Place Vanderkindere à Uccle (trams 6, 8, 10, 11, 90/91), Sukkelberg, Linkebeek. Repas **Au Petit Coq**. Verrewinkel, Fort Jaco. Pilote : **Mme Vanden Brugge.**

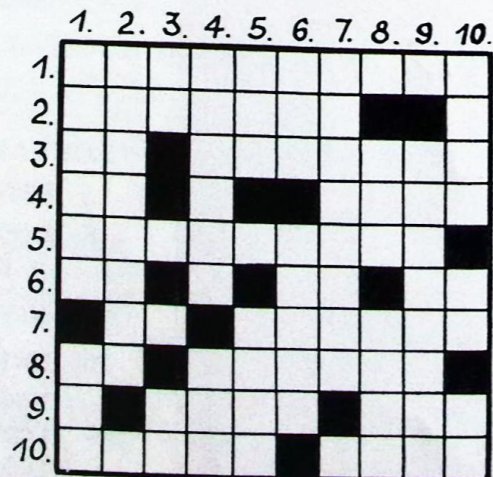
NOS MOTS CROISES

PROBLEME N° 24

Horizontalement : 1. Commune du Brabant où abondent les moulins à eau et les peintres. - 2. Château de Tervuren, proche des sources de la Voer. - 3. Note retournée. Saint à qui la belle église d'Hoellaart est dédiée. - 4. Note. Célèbre chimiste brabançon, qui détermina un grand nombre de poids atomiques (1813-1891). - 5. Surnommé l'« Apôtre des lépreux », ce grand missionnaire belge naquit à Tremelo en 1840. - 6. Fin de verbe. Règle. De boire. - 7. Obtenu. Petit hameau brabançon près de Bossut. - 8. Charpente. Cette ancienne commune rattachée à Bruxelles comprend un château, un parc et une église célèbres. - 9. Hymne en l'honneur d'Apolon. Animal cher aux Schaerbeekois. - 10. Hameau près de Lovenjoel. Pape de 76 à 88.

Verticalement : 1. Faubourg de Tirlemont, sur la Grande Gete, dont la chapelle et l'église méritent une visite. Fleuve de France. - II. Commune du Brabant arrosée par la Lasne. - III. Préfixe retourné. De pouvoir. - IV. Saint patron du sanctuaire de Keerbergen, consacré en 1737 par le cardinal Thomas Philippe d'Alsace-Boussu. Vieux loup. - V. Endroit où l'on danse. Celle qualifiée de « grotte » et sise à Keerbergen, à la limite des provinces de Brabant et d'Anvers, porte les armes du comte de Cuyper, sire de Rijmenam. VI. Sur la rose des vents. Château du Brabant où résida Rubens. - VII. Partie du boeuf. - VIII. Invite à la promenade. Royal. - IX. Ville de France. - X. Propres. Note. Conjonction.

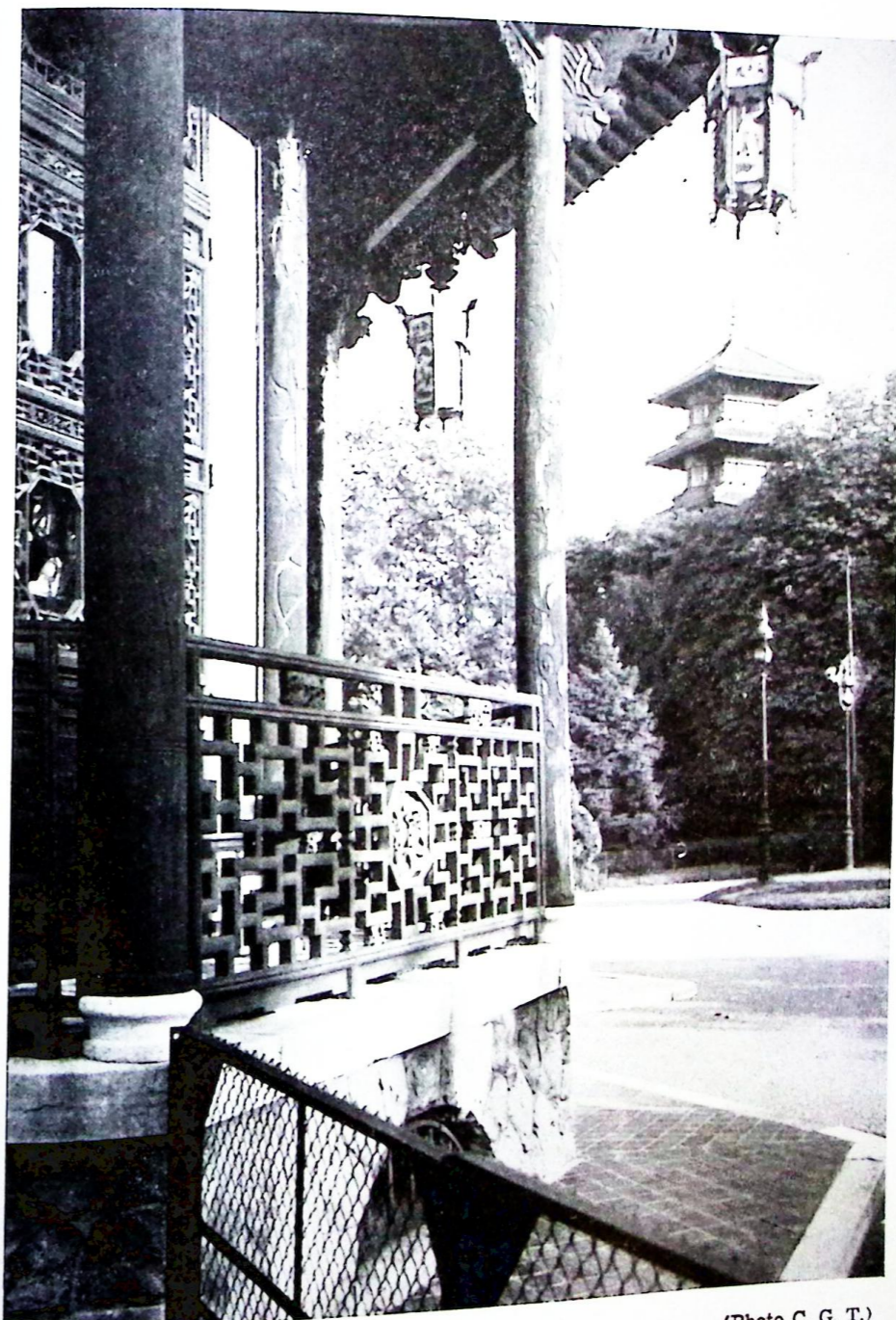
Pierre LAURENT.



SOLUTION DU PROBLEME N° 23

1	B	A	A	L	S	E	N	N	E
2	A	S	S	E	N	T			I
3	U	S		G	U	I	D	O	N
4	L	E	A	U	M	A	L	O	U
5	E	V	E	R	O	N			V
6	R	I	E	O	N	L	E	A	
7	S	E	N	N	E	T	T	E	G
8	N	U	L	E	S	O	R		
9	R	A	E	S	A	L	E	N	E
10	E	S	E	T	H	L	E	C	A

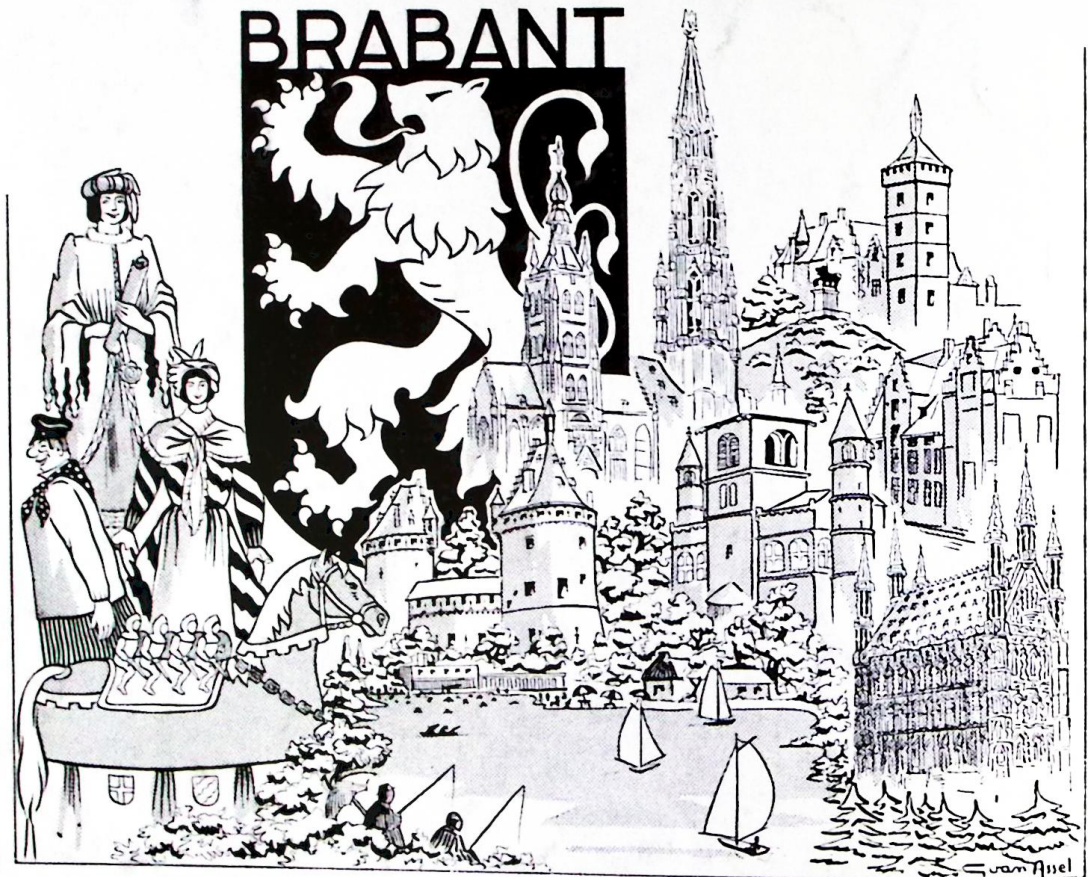
NOS MUSEES



(Photo C. G. T.)

Etes-vous déjà allé au Pavillon Chinois à Laeken (Heysel) ? Non. Dès lors profitez du mois d'octobre pour vous y rendre et y admirer les superbes collections de porcelaine d'Extrême-Orient. Le Pavillon Chinois sera fermé dès le 1^{er} novembre jusqu'à Pâques 1962.

Vous ne connaissez
pas
le



*Profitez des week-ends d'automne pour
combler cette lacune*

NOS 31 ITINERAIRES EN BRABANT VOUS Y AIDERONT

*Vous pouvez vous le procurer à notre bureau d'accueil 2, rue Saint-Jean, Bruxelles.
C.C.P. 3857.76 — Prix : 25 F (Membres de la Fédération touristique : 20 F).*